

SUSPENSE EN SEINE-ET-MARNE

RECUEIL DES NOUVELLES PRIMÉES 2019

SEINE & MARNE
LE DÉPARTEMENT

Concours d'écriture
de la nouvelle policière 2019

SOMMAIRE

5 LE MEURTRE DE LA TOUR DENECOURT
François DAUBARD

23 LE TEMPS ÉTAIT PLUVIEUX
CE JOUR-LÀ
Lucie DAUNIS

33 LE MALHEUREUX DESTIN
DE JEANNE LUPIN
Maxime THEILLER

41 RADIO
Julie MOLLARD

49 LA TRAQUE
Magalie FERREIRA

57 LES NEZ ROUGES
Thierry AUBRY

73 LE PIÈGE À DÉSIRS
Gilles CORDILLOT

91 PIPI PIGEON
Didier MERCIER

LAURÉATS DU CONCOURS D'ÉCRITURE DE LA NOUVELLE POLICIÈRE 2019

Dans la catégorie Collégiens

1^{er} prix

François Daubard, avec la nouvelle « Le meurtre
de la Tour Denecourt »

15 ans, collège Lucien Cézard à Fontainebleau

2^e prix

Lucie Daunis, avec la nouvelle « Le temps était
pluvieux ce jour-là »

14 ans, collège Jeanne d'Arc / Saint-Aspais à Fontainebleau

3^e prix

Maxime Theiller, pour la nouvelle « Le malheureux
destin de Jeanne Lupin »

13 ans, collège Les Remparts à Rozay-en-Brie

Prix spécial du jury

Julie Mollard, pour la nouvelle « Radio »

14 ans, collège Rondeau à Bussy-Saint-Georges

LAURÉATS DU CONCOURS D'ÉCRITURE DE LA NOUVELLE POLICIÈRE 2019

Dans la catégorie des plus de 15 ans

1^{er} prix

Magalie Ferreira, avec la nouvelle « La traque »

2^e prix

Thierry Aubry, avec la nouvelle « Les nez rouges »

3^e prix

Gilles Cordillot, pour la nouvelle « Le piège à désirs »

Prix spécial du jury

Didier Mercier, pour la nouvelle « Pipi pigeon »

A high-contrast, black and white graphic illustration of a man's face. The man is shown from the chest up, wearing a dark suit jacket and a white shirt. A large, thick black circular frame is superimposed over the right side of his face, resembling a magnifying glass. The background is a mix of solid black and white areas, with some wavy, light gray patterns on the right side. The overall style is stark and graphic.

**LE MEURTRE DE LA TOUR
DENECOURT**

François DAUBARD

Nous sommes le 20 juin 2011, une des plus passionnantes affaires criminelles de ce début du XXI^e siècle, chers auditeurs, est en train de s'achever. Mais n'allons pas trop vite et reprenons les choses au commencement.

Ainsi, le dimanche 27 avril 2008, la forêt de Fontainebleau, célèbre dans le monde entier, avait été une nouvelle fois le théâtre d'une histoire tout aussi mystérieuse que sanglante. Les plus anciens d'entre nous se souviennent encore de cette affaire datant du lundi 31 octobre 1988, pas véritablement élucidée à ce jour, que l'on avait appelée « le meurtre des fiancés de Fontainebleau » et qui avait alors défrayé la chronique tant dans la presse locale que dans la presse nationale. Un journaliste travaille aujourd'hui encore inlassablement à la recherche de la vérité. Règlement de compte, tirs malencontreux de braconniers, crime crapuleux... Les pistes sont nombreuses. Plus ancienne, la tentative d'assassinat de Louis-Philippe, le premier roi des Français et non de France dans les allées du parc du château. La Dépêche télégraphique de Paris du 16 avril 1846, à onze heures et demie du soir, annonçait :

« Le Ministre de l'Intérieur à M. le Préfet du Var.

La Providence vient encore de sauver les jours du Roi : un assassin a tiré sur Sa Majesté, ce soir vers cinq heures et demie, au moment où le Roi revenait de la promenade et traversait le parc de Fontainebleau ; personne n'a été atteint. L'assassin a été arrêté.

Pour copie : le directeur du Télégraphe,

Signé Ch. Lemaistre

Certifié conforme

Le Préfet du Var, Jos Teisseire »

Ou encore l'assassinat de Monaldeschi, amant de la reine Christine de Suède, dans la somptueuse galerie des Cerfs du château lui-même. La

cotte de mailles du malheureux Italien y est encore exposée de nos jours. Ce ne sont là que quelques exemples qui nous prouvent que la « Maison des siècles » et sa forêt ont toujours été le théâtre d'affaires sanglantes. Alors nos auditeurs peuvent s'interroger, pourquoi un tel retour sur des histoires datant parfois de plusieurs siècles ? Quel est le rapport avec notre affaire ? Eh bien, les érudits, les amateurs d'art animalier, les habitants du pays de Fontainebleau, et en particulier du charmant village de Thomery en bordure de Seine, l'auront compris et se souviennent de la une de l'hebdomadaire *La République de Seine-et-Marne* : « Rosa Bonheur assassinée ! » Quel choc !

Personne n'avait jamais dit que la célèbre artiste peintre, qui avait été la première femme à recevoir les insignes de chevalier puis d'officier de la Légion d'honneur – l'impératrice Eugénie avait d'ailleurs fait le déplacement de Fontainebleau où se trouvait alors la Cour, pour lui remettre le fameux ruban rouge en 1865 –, avait été assassinée. Venait-on de découvrir un nouveau scandale d'État qui avait été étouffé et tu jusqu'alors ?

Les ventes du journal avaient grimpé en flèche. Il avait fallu faire un nouveau tirage. On tentait même de se le procurer dans les départements voisins. Le site de consultation en ligne avait connu, lui aussi, des records d'affluence ! Vous pensez ! Pour un scoop, c'était un scoop ! Surtout en cette période calme. En effet, cette semaine-là, on ne trouvait que des articles insipides, qui ne pouvaient intéresser que les personnes concernées. La rue Saint-Merry avait dû être interdite à la circulation deux heures durant entre la rue de la Paroisse et la rue Guérin du fait de la chute d'une cheminée sur la chaussée. Heureusement aucun blessé. Le club de bridge, toujours aussi dynamique, publiait ses résultats. Le Souvenir français appelait à venir nombreux aux commémorations de la fin du second conflit mondial...

Eh bien, c'est le procès de cette fameuse affaire Rosa Bonheur, qui s'achève ces jours-ci au tribunal de Fontainebleau et que nous nous proposons de vous faire vivre comme si vous y étiez.

L'instruction a duré trois ans. Trois longues années pendant lesquelles la presse nationale n'a pas manqué de nous tenir informés ; nous racontant tout et son contraire. On avait parfois le sentiment de se retrouver dans l'affaire du petit Grégory, d'ailleurs toujours pas résolue non plus à ce jour. Il est des affaires pour lesquelles plus on enquête, plus le voile s'épaissit. Alors allons-nous connaître à l'issue des délibérations le dénouement de cette affaire Rosa Bonheur, ou allons-nous voir le mystère devenir encore plus opaque ? Une chose est sûre, elle a fait redécouvrir cette artiste et ses œuvres partent de plus en plus cher en salles des ventes.

Alors entrez avec nous dans la salle pour suivre les débats ! Nous sommes à un des moments cruciaux, le commissaire Kremer, homme d'expérience, de grande taille, au regard bleu et aux cheveux grisonnants, et qui avait été chargé de l'enquête, prend la parole pour exposer l'affaire à la Cour. « Monsieur le juge, mesdames et messieurs les jurés, il est de mon devoir de vous exposer l'affaire dans son intégralité sans négliger le moindre détail.

Cela a commencé, comme chacun ici le sait, le dimanche 27 avril 2008. Deux randonneurs, M. et M^{me} Dumont, respectivement âgés de vingt-six ans et de vingt-quatre ans, *voulaient goûter en forêt de Fontainebleau les joies des premières températures printanières* selon leurs propres termes. La veille, ils avaient décidé de se rendre jusqu'à la tour Denecourt. Partis de bonne heure de Paris par le train au départ de la gare de Lyon, pour l'atteindre avant 9 heures, ils arrivèrent sur les lieux à l'heure prévue et décidèrent, comme ils avaient le temps, de gravir les marches de la tour pour y contempler la vue sur le massif forestier.

Arrivés au sommet, ils virent une masse de bois obstruant le passage. Horreur ! Il ne leur fallut pas longtemps pour reconnaître l'objet : il s'agissait d'un cercueil. Non pas d'un faux cercueil comme on peut parfois en voir dans les manifestations lors de la fermeture définitive d'une entreprise, ou du vote d'une loi, non il s'agissait bien d'un véritable cercueil. Il n'était pas neuf, mais semblait avoir été exhumé d'un caveau et portait les traces typiques des outrages du temps qui passe et de la décomposition du corps qui s'y trouve. La plaque de laiton vissée sur le couvercle indiquait Rosa Bonheur 1822-1899. Mais ils n'eurent pas le temps de lire l'inscription, tant leur stupeur était grande.

Pris de panique, ils dévalèrent les marches. À leur arrivée en bas, il leur fallut quelques instants pour reprendre leur souffle avant de nous appeler. Nous sommes arrivés une vingtaine de minutes plus tard. Après avoir sécurisé la zone comme à l'accoutumée, afin qu'elle ne soit pas polluée par des traces n'ayant rien à voir avec l'affaire et qui nous auraient conduits sur de mauvaises pistes, deux de mes adjoints ont procédé à l'interrogation de routine des deux témoins. Pendant ce temps, j'ai moi-même gravi les marches de la tour.

Arrivé en haut, j'ai constaté qu'il n'y avait rien, pas le moindre cercueil. Il n'y avait que quelques mégots, des capsules de canettes, un ticket de visite de la locomotive de Longueville et une splendide rose rouge.

J'étais sur le point de leur dire que ça allait leur coûter cher de nous déranger pour rien, mais la panique de la femme n'était pas feinte. Elle avait du mal à se calmer. Le témoignage de son mari était cohérent d'après mes adjoints. C'est au moment où je leur expliquais que leurs dires seuls ne suffiraient pas à ouvrir une véritable enquête, et que j'allais devoir les emmener avec moi au commissariat pour prendre leur déclaration, que M. Dumont me demanda s'il pouvait appeler les amis

qu'ils devaient rencontrer le midi au Mont Chauvet pour un pique-nique. Je lui ai donné l'autorisation, mais je lui ai interdit d'évoquer les raisons qui les empêchaient de se rencontrer.

Et c'est en sortant son portable qu'il s'est aperçu qu'il avait pris une photo dudit cercueil. En effet, il avait son téléphone à la main quand il gravissait les marches, car il voulait photographier sa femme montant les escaliers en *plein effort*, comme il a dit. Sous l'emprise de la peur son doigt avait appuyé sur le déclencheur, sans qu'il s'en aperçoive. Il avait fait deux photos. »

La salle d'audience était pourvue d'un grand écran permettant de présenter différents documents cités par l'accusation ou la défense.

« Comme vous pouvez le voir sur l'écran, elles sont floues, mais on peut reconnaître que cette masse marron est bel et bien un cercueil. »

Le commissaire présenta ensuite une photo très nette de la rose.

L'avocat de la défense, Maître Renard, fit remarquer d'une voix assurée :

« Effectivement, on peut remarquer que les photos ont été prises à des heures différentes, nous ne pouvons donc pas nier ce fait, mais ce n'est pas un argument irréfutable, car nous n'avons aucune preuve qu'il ne s'agit pas d'une mise en scène pour nuire à mon client. Il n'y a pas de témoin de toute cette histoire ! Qu'est-ce qui nous prouve qu'ils n'avaient pas des complices qui ont emporté ce cercueil, ou qu'ils n'ont pas monté cette histoire de toutes pièces pour faire parler d'eux ?

– En effet, je vais donc continuer de vous exposer cette affaire, poursuit le commissaire sans perdre son calme.

– Désolé, mais nous allons procéder à une suspension de séance », intervint le juge.

Effectivement, il était déjà 6 heures de l'après-midi. La séance continuerait donc le lendemain. Les nombreux curieux et journalistes évacuèrent la salle d'audience.

Aujourd'hui, 21 juin 2011, c'est le deuxième jour du procès qui fascine le pays tout entier du fait de ses nombreux rebondissements. La rue Grande est encombrée de nombreux véhicules avec antennes paraboliques aux couleurs des différentes chaînes de télévision ou de radio. Les forces de l'ordre sont chargées de contenir les curieux et les badauds.

« Monsieur le commissaire, veuillez continuer le déroulé de l'affaire, commença le juge.

– Nous sommes rentrés au commissariat de Fontainebleau pour enquêter sur la disparition mystérieuse du cercueil. Je laissais une équipe de la police scientifique de Versailles sur place pour passer les lieux au peigne fin. »

Et se tournant vers l'avocat :

« À la recherche du moindre indice, Maître ! Puis nous avons énuméré les différents indices que nous avons à notre disposition en utilisant une vieille méthode qui consiste à afficher les photos de tous les indices sur un support et à relier ceux qui ont un point commun entre eux, ne serait-ce qu'un petit lien.

– Eh bien, elle ne devait pas être bien remplie, votre vitre, ajouta l'avocat pour le déstabiliser.

– Effectivement, Maître, mais il n'empêche que c'est un début comme un autre et, croyez-moi, après avoir résolu une vingtaine d'affaires devant cette même Cour et dans cette même salle, je puis vous affirmer que j'ai connu des débuts d'enquête plus difficiles que ça.

Pour en revenir à l'affaire nous avons sollicité l'aide de l'ONF, l'Office national des forêts, afin d'organiser des recherches. Celles-ci devaient s'avérer plus prometteuses du fait de leurs connaissances un peu plus poussées des lieux et de la topographie en général. Leurs méthodes conjuguées aux nôtres ont été des plus efficaces, car elles sont complémentaires.

Ainsi nous avons pu retrouver le cercueil dans une petite grotte située non loin de la Croix du Calvaire et ce avec l'aide des hommes de l'ONF.

Nous avons fait venir dans un premier temps les éléments de la police scientifique pour effectuer tous les relevés dont nous avons besoin pour notre enquête. J'avais hâte de pouvoir procéder à l'ouverture du cercueil. Comme nous l'avaient précisé M. et M^{me} Dumont, il avait bien souffert, mais il ne datait pourtant pas du XIX^e. Les traces de la décomposition d'un corps à l'intérieur étaient évidentes. »

On entendit plusieurs « aaah » dans l'assistance.

« Le corps était celui d'une femme, mais son visage, ayant été mutilé, ne permettait aucune identification. Cependant, les vêtements qu'elle portait n'étaient pas non plus du XIX^e siècle. L'état du corps ne permettait pas de penser qu'il datait lui aussi du XIX^e. Nous avons donc dû investiguer pour savoir si, éventuellement, Rosa Bonheur avait été embaumée après son décès.

Le corps ne fut pas extrait du cercueil sur site. On le fit transporter par une équipe de l'Institut médico-légal de Paris. C'est là que l'autopsie et les analyses ont été menées. »

La salle retenait son souffle.

Le commissaire poursuivit :

« Les conclusions nous ont permis d'avancer d'un côté, mais ont soulevé d'autres interrogations d'autre part. En effet, le corps était bien celui d'une femme, mais ça, nous l'avions vu à l'ouverture du cercueil. La victime n'avait *a priori* pas l'âge de Rosa Bonheur à sa mort. Alors qui était-elle ? En croisant les fichiers des personnes disparues, rien n'était apparu. Cependant, nous trouvâmes dans les dossiers des services sociaux une vague trace d'une Rosa Bonheur, résidant en Seine-et-Marne. Elle n'avait pas de famille et ne semblait pas avoir d'emploi.

Des collègues se rendirent à son domicile, où ils trouvèrent porte close. La boîte aux lettres de sa bicoque située en rase campagne débordait de prospectus, mais pas la moindre lettre... Il ne fut pas difficile d'ouvrir la

porte d'entrée, car elle ne disposait d'aucune serrure. La petite maison n'avait ni l'électricité ni l'eau courante et encore moins le téléphone. Cette Rosa Bonheur vivait hors du temps, de notre temps et dans le plus grand dénuement. On ne trouva ni photo ni pièce d'identité. L'ameublement, si tant est qu'on puisse parler d'ameublement, avait dû être glané dans les décharges ou au gré des passages des encombrants dans les villes. Elle vivait donc dans une immense pauvreté.

Cette maisonnette n'avait rien de commun avec celle de la grande Rosa Bonheur, certes laissée un peu à l'abandon de nos jours, mais qui à son époque était fort belle. Outre le nom, les deux femmes avaient au-delà du temps un point commun : l'art animalier. Je ne suis pas ici pour vous faire un cours sur l'art et d'ailleurs, je n'en aurais pas les compétences, mais Rosa Bonheur fut en son temps une grande artiste reconnue. Le château de Fontainebleau abrite aujourd'hui encore dans certaines salles peu souvent accessibles au public certaines de ses œuvres. La ville possédait d'ailleurs aussi un superbe taureau en bronze situé devant l'hôtel de l'Aigle Noir. La légende veut que les troupes allemandes l'aient pris pour en faire des canons durant l'Occupation, mais que la résistance locale lui ait coupé la queue auparavant. Il n'en est rien. Ce sont les Français qui le fondirent pour en faire des pièces d'armement.

Il existe aussi à Fontainebleau une association très active des Amis de Rosa Bonheur. L'idée m'est donc venue de contacter M^{me} Éliane Foulquier, la présidente de cette association. Celle-ci me dit connaître *notre* Rosa Bonheur. Elle m'expliqua, avec toute la retenue d'une dame distinguée, que la victime était une femme *spéciale*. Elle cultivait sa différence et s'habillait comme son homonyme qu'elle vénérât tant pour son œuvre que pour son mode de vie, son indépendance. Elle avait une passion incontestable pour la peinture. Après tout, le fait de porter le même nom n'avait-il pas une influence ? Certains trouvent des similitudes de caractère

chez les personnes ayant le même prénom, alors si on y ajoute le nom de famille... Elle se coiffait de la même façon, se teignait les cheveux en blanc, mais n'avait jamais accepté d'être photographiée. Les membres de l'association s'étaient toujours demandé si c'était son vrai nom, ou si elle se faisait seulement appeler de la sorte. Elle militait pour faire entrer le nom de Rosa Bonheur dans *Le Petit Larousse*.

– Qu'avez-vous trouvé qui vous prouve qu'elle admirait la peinture ? demanda un des neuf jurés.

– Nous avons trouvé dans son gourbi plusieurs toiles de Rosa Bonheur ainsi que divers articles concernant la peintre.

– Et ces toiles, s'agissait-il d'originaux ?

– Voilà un point crucial de notre enquête. En effet, les experts qui ont été diligentés ne parviennent pas à se mettre d'accord sur quelques pièces de sa collection. Des œuvres inconnues pour certaines et des toiles à la manière de, pour d'autres !

– Pardon, mais j'aimerais entendre la voix d'un de vos experts.

– Soit, monsieur le juge, comme il vous plaira. »

L'expert des tableaux de Rosa Bonheur, de l'Institut national d'histoire de l'art, M. Guy Isnard, ancien commissaire divisionnaire aux faux, chevalier de la Légion d'honneur, fut introduit.

« Monsieur, vous avez examiné les tableaux trouvés au domicile de la victime, pouvez-vous nous faire part de vos découvertes.

– Après avoir examiné les tableaux trouvés chez la victime, nous avons découvert qu'il s'agissait de simples copies. La victime ne devait certainement pas avoir les moyens de se procurer des originaux qui peuvent atteindre plusieurs centaines de milliers d'euros voire davantage dans certaines ventes aux enchères, expliqua-t-il.

– Donc, ainsi, vous en avez déduit que Rosa Bonheur n'était pas très riche, demanda un des jurés.

– En effet, et après avoir fait quelques recherches dans nos archives, nous nous sommes aperçus que celle-ci était complètement ruinée. Elle ne s'était jamais remise de la vente que son père avait été contraint de faire de la collection qu'il possédait pour payer ses dettes de jeu, avant de se suicider. Mais nous n'avions pas fait le lien entre ce collectionneur et elle, car elle était le fruit d'une liaison avec une femme légère, qui avait ainsi tenté de se faire épouser, de telle sorte qu'il n'avait jamais reconnu sa fille, même s'il la voyait de loin en loin et lui avait transmis sa passion. Une histoire sordide à la Zola.

– Messieurs, navré d'interrompre cette déclaration, mais il se fait tard, nous allons donc procéder à une suspension de séance, nous reprendrons demain. »

Aujourd'hui, il est 14 heures, le Tout-Fontainebleau se presse pour pouvoir entrer dans la salle afin de suivre les débats de l'affaire du cercueil de la tour Denecourt.

« Monsieur le commissaire, veuillez continuer de nous exposer l'affaire, je vous prie, déclara le juge.

– Notre problème était malgré tout de trouver une photographie de *notre* Rosa Bonheur. Nous devons suivre la moindre piste. Sa mère avait disparu sans laisser de traces alors que Rosa venait juste d'être majeure. Lors des analyses, un poil d'animal avait été retrouvé sur la victime. L'analyse n'en avait pas été facile, car il ne s'agissait pas d'un poil de vulgaire chien ou chat. Il s'agissait d'un poil de manul.

– Pouvez-vous préciser ce dont il s'agit, monsieur le commissaire, s'il vous plaît ? intervint le juge.

– Volontiers, monsieur le juge. En effet, cet animal n'est pas courant sous nos latitudes. Il ressemble à un gros chat. On l'appelle également chat de Pallas du fait de son aspect. C'est donc bien un félin, appartenant à une

sous-famille des félidés. Il s'agit... Attendez ! Je prends mes notes... Ah, oui, voilà ! C'est la seule espèce du genre *Otocolobus*. Je ne peux pas vous en dire davantage, sauf qu'on en trouve en Mongolie ou au Tibet. Tout cela pour vous dire que nous tenions là certainement une piste. Comment avait-il pu se retrouver sur la victime ?

Dans son estomac, du chocolat. L'analyse parvint à nous indiquer qu'il s'agissait de chocolat pâtissier de la marque Menier. Dans notre département, cette marque est connue car elle vient de Noisiel et date de 1816. Pour vous la situer, ses tablettes sont emballées dans un papier vert avec une petite fille qui écrit sur un mur Chocolat Menier, Menier... Mais je ne savais pas quoi en faire.

Dans une enquête on a toujours besoin d'une part de chance. Un lundi matin, autour de la machine à café, un de mes inspecteurs me raconta son dimanche avec ses enfants au Parc des Félines, à Lumigny-Nesles-Ormeaux. Il en parlait avec force détails, y compris du chocolat Menier qu'il leur avait acheté et dont ils raffolaient, si bien qu'il n'avait pas eu le temps de fondre malgré la chaleur. Je l'écoutais avec distraction, quand soudain j'eus un déclic. Le Parc des Félines et le chocolat Menier. Mais oui, c'était une piste, enfin peut-être. Cela ne nous coûtait rien de nous y rendre pour pouvoir consulter les enregistrements des caméras de surveillance.

Je ne fus pas long à obtenir une commission rogatoire. Bingo ! La victime avait été filmée à plusieurs reprises. On la reconnut à ses vêtements. Elle avait enfin un visage ! Celui d'un garçon manqué, une femme masculine, négligée, mais pas la silhouette d'une artiste, même si cette dernière réflexion est subjective...

Et puis surtout, il y avait une personne qui l'épiait, qui la suivait sur chacune des prises de vues. Il fallait donc désormais identifier cet individu. J'ai ensuite eu l'idée d'en faire de même avec la locomotive de Longueville, le Musée vivant du chemin de fer, près de Provins, grâce au ticket

trouvé sur les lieux. Et là encore, bingo ! La vidéo nous dévoila le même individu suivant Rosa Bonheur, en particulier lorsqu'elle s'intéressait à la locomotive 040T n° 3032 Rimaucourt datant de 1887 ainsi qu'au wagon bleu de voyageurs A 37 de 1860. L'intérêt qu'elle semblait leur porter résultait sans doute du fait qu'ils dataient d'une époque durant laquelle Rosa Bonheur avait vécu.

Mais qui était donc cet individu ? Nous avons trouvé quelques empreintes et traces ADN sur le cercueil et sur la rose, mais aussi sur le ticket d'entrée. Sur ce dernier, nous avons l'ADN de la victime et d'autres personnes, certainement du musée de l'est du département. En croisant les fichiers, nous avons vite pu remonter à M. Boutet, connu défavorablement pour captation d'héritage, mais aussi pour attaque à main armée dans des galeries d'art parisiennes. L'une avait mal tourné, faisant un mort. Il n'avait pas été possible à l'époque de prouver sa culpabilité. »

L'avocat s'insurgea :

« Cette affaire a été jugée et, comme vous l'avez dit, il n'y avait aucune preuve contre mon client. Nous ne sommes pas là pour évoquer le passé de mon client, même s'il a été blanchi !

– Alors comment expliquez-vous les traces ADN de M. Boutet sur le cercueil, Maître ? » interrogea le juge en mettant le bout d'une des branches de ses lunettes de vue à la bouche.

Il n'obtint aucune réponse.

« Mais continuez, monsieur le commissaire, poursuivit le juge.

– Il s'avéra donc que M. Boutet avait été mieux renseigné que la police. Il avait appris dans le milieu de l'art qu'une femme un peu marginale possédait des gravures originales de Rosa Bonheur, ainsi que des sanguines. Certaines n'étaient d'ailleurs pas répertoriées. Il n'en fallait pas davantage pour aiguïser sa convoitise.

Il ne vécut plus que pour cela. L'affaire était facile. Il trouva rapidement son lieu de résidence, y entra, mais elle le surprit alors qu'il fouillait tous les coins et recoins. Il y eut une lutte très brève. Il la frappa à plusieurs reprises au visage, ce qui explique le fait qu'elle était défigurée. Pour ce qui est du cercueil, il en avait un dans le bric-à-brac de sa maison. Connu comme brocanteur, il entasse chez lui tout et n'importe quoi, y compris des choses d'assez mauvais goût.

Nous avons retrouvé sur Facebook une photo de lui se présentant fièrement avec un squelette coiffé d'une perruque à la Louis XIV dans les bras devant ce cercueil, avec une affiche d'un goût des plus douteux : *cercueil d'occasion, très peu servi, service après-vente assuré*. Nous avons également épluché ses comptes à la banque. De nombreuses transactions en liquide et non justifiées ont été ainsi dévoilées et en particulier trois jours après la mort de Rosa Bonheur.

Mais là, il a commis une faute. Voulant garder néanmoins un souvenir des œuvres volées, il les a photographiées. Elles ne sont plus sur la carte mémoire de son appareil photo ni dans la mémoire de son ordinateur, mais nos spécialistes ont fait parler le disque dur. Et puis nous avons fini par trouver un DVD caché avec une multitude de choses dérobées depuis de nombreuses années, en particulier chez Maître Osenat, le fameux commissaire-priseur bellifontain.

D'autre part, nous avons relevé les mêmes traces de pneus sur le lieu du crime, près de la tour Denecourt, et enfin elles correspondent à celles particulièrement usées des pneus de la camionnette de marque Renault de M. Boutet. Malgré le soin qu'il a apporté à nettoyer l'intérieur du véhicule, nous avons trouvé des traces de sang dont l'ADN correspond à celui de M^{me} Bonheur.

– Cela ne prouve pas que mon client est coupable. N'importe qui a pu prendre sa voiture pour commettre le méfait et ainsi le compromettre.

– Maître, laissez finir le commissaire, je vous prie ! Vous aurez la parole à votre tour.

– Merci, monsieur le juge ! Si nous avons ainsi rapidement pu établir la culpabilité de M. Boutet, nous ne comprenions pas comment le cercueil avait pu disparaître. Le coupable présumé est spécialiste de l'art, mais pas prestidigitateur. Nous ne parvenions pas à élucider ce mystère. Cela l'amusait beaucoup de nous voir tourner en rond lors des différents interrogatoires. C'était notre mystère de la chambre jaune, notre assassinat de la rue Morgue. Mais c'était compter sans la perspicacité de mes hommes. En l'occurrence, il s'agit d'une toute jeune capitaine nouvellement affectée, mais dont le grand-père était un passionné de la forêt de Fontainebleau, membre des Amis de la forêt.

Elle a passé son enfance à parcourir le massif avec son grand-père. À sa mort, c'est à elle que sa grand-mère a donné sa collection de cartes, dont certaines datent de Louis XIV. Parmi les nombreux documents, elle possède les plans de construction de la tour Denecourt. J'avais tenté de me les procurer, mais on m'a toujours expliqué qu'ils avaient disparu... Mais non, ils n'ont pas disparu. Son grand-père les avait sauvés. Elle m'expliqua que, petite fille, elle avait suivi un jour le vieux monsieur qui lui avait expliqué qu'il était le seul à connaître encore ce secret et qu'elle devait promettre de ne jamais en parler, ni à ses parents, ni à son frère, ni à ses amis. Elle avait juré ! Et jusqu'à aujourd'hui elle avait tenu sa parole. Elle m'avoua qu'elle ne l'aurait jamais raconté si la situation n'avait pas été aussi grave. Son grand-père l'aurait fait lui aussi, elle en était sûre.

Nous partîmes donc ensemble un après-midi baigné de soleil et entrâmes dans la grotte de la Croix du Calvaire où le cercueil avait été retrouvé par la suite. Après s'être assurée que nous n'allions pas avoir de visite indésirée, elle sortit deux lampes électriques de son sac à dos et me demanda de la suivre. Après avoir dégagé le sable couvrant le bas d'un des rochers de la

grotte, elle inséra sa main droite dans une petite fente entre deux rochers. Oh surprise ! J'entendis un déclic. La mienne n'aurait pas pu passer. Elle m'expliqua d'ailleurs que cela avait contribué au fait que son grand-père l'avait emmenée avec lui, car il avait de grosses mains. Nous poussâmes le rocher et découvrîmes un couloir assez bas de plafond.

Elle me dit en souriant : "J'espère que vous n'êtes pas claustrophobe, commissaire." Effectivement le couloir n'était pas très haut. Le sable du sol avait encore des traces de pas. J'avais l'impression de me retrouver dans les romans de Maurice Leblanc que je lisais enfant : *L'Île aux trente cercueils* ou *L'Aiguille creuse*. La capitaine Delcour me dit les avoir dévorés aussi lorsqu'elle était petite dans la bibliothèque de son grand-père. Nous avons donc cheminé sur une assez longue distance, que je suis incapable d'évaluer, dans le noir et dans le sable, il y avait encore dans le faisceau de nos lampes les traces du cercueil qui avait été tiré. Puis nous arrivâmes dans une sorte de petite salle souterraine au bout de laquelle se trouvait un escalier que nous gravâmes. Des traces de bois étaient visibles sur les marches. En haut, un mécanisme actionné par un levier nous permit de faire pivoter le sol de la plateforme de la tour.

Je ne vous dis pas la frousse que nous avons involontairement faite aux enfants de l'école primaire Paul-Jozon, qui se trouvaient là avec leurs enseignants pour une course d'orientation. Nous avons notre solution ! Nous avons alors appelé des renforts et la police scientifique a fait les analyses nécessaires, mais surtout, on a retrouvé une partie des œuvres volées depuis des années et une partie de celles dérobées chez *notre* Rosa Bonheur. On a aussi retrouvé un cahier de votre client, Maître, où il consignait les dates, les objets volés et le nom des victimes et ce, écrit de sa propre main. À la date du 25 avril 2008, il a écrit : "Je vais corriger une grave erreur. On ne peut pas laisser de tels chefs-d'œuvre entre les mains d'une telle femme. Et puis, il faut aussi la faire disparaître. Il est

inadmissible qu'elle porte le même nom et le même prénom que la grande, la seule, la vraie Rosa Bonheur. Il faut qu'elle meure." Et de poursuivre à la date du lendemain : "Mission accomplie ! Dommage que l'on ne sache jamais que c'est moi qui ai accompli cette œuvre ! Je mérite une médaille !" Il mérite plutôt de nombreuses années derrière les barreaux. »

C'est ainsi que s'achève la dernière audience au palais de justice de Fontainebleau. La Cour s'est retirée pour délibérer, chers auditeurs.



**LE TEMPS ÉTAIT PLUVIEUX
CE JOUR-LÀ**

Lucie DAUNIS

Le temps était pluvieux ce jour-là, le ciel était rempli de nuages qui menaçaient à chaque instant de faire éclater l'orage. Le vent soufflait dans les arbres et décoiffait mes cheveux qui, comme à leur habitude, étaient ramenés en chignon. La pluie ruisselait sur mon visage et faisait couler le peu de mascara que j'avais soigneusement mis le matin même. Le Parc des Félines était vide, les animaux se cachaient, et les touristes étaient inexistant.

Je marchais sur un chemin de pierre bercée par mes pensées. Au bout de ce chemin se trouvait un petit banc entouré de végétation. Je m'assis dessus et sentis mon pantalon s'humidifier, mais je ne m'en préoccupai pas. Je regardais dans le vide et repensais à mes dernières nuits interrompues par de nombreux cauchemars où se succédaient de nombreux visages inconnus. Suite à ces événements de profonds cernes s'étaient creusés sur mon visage, ce qui l'assombrissait davantage. Je n'avais pas eu une enfance facile et c'était sans doute la raison de ces troubles nocturnes. Je n'avais aucune idée de la raison pour laquelle j'étais entrée dans ce parc. Quelque chose m'y attirait, une voix m'y attirait. De nombreuses pensées traversaient mon esprit.

Soudain une sonnerie retentit. Ce n'était pas mon téléphone, il était toujours en silencieux car je ne supportais plus le bruit qu'il faisait. À ce moment précis, je ne me doutais pas que cette sonnerie allait changer ma vie...

Je ramassai le téléphone qui se trouvait sous le banc. C'était un portable assez moderne avec une protection de couleur rose. Il n'était pas verrouillé et je pouvais voir le fond d'écran qui était une photo de deux personnes, une femme et un garçon. Cette femme me semblait familière. Puis, d'un seul coup l'orage éclata.

J'avais raté l'appel d'une personne au numéro inconnu. Mais ce n'était pas ce qui me préoccupait. Il n'y avait personne autour de moi, le propriétaire

de ce portable devait être bien loin du parc à cette heure. Par bonne conscience, j'ai commencé à chercher le nom du propriétaire dans les contacts. À première vue, sa propriétaire se nommait « Laura Lawrance ». J'ai alors tapé son nom sur Google et découvert que cette femme avait vingt-trois ans et vivait en Seine-et-Marne. Les articles faisaient tous part de son suicide. La police avait déduit qu'elle était morte en ayant sauté d'un immeuble pendant une fête, trois jours plus tôt.

Elle avait sûrement perdu son téléphone avant son suicide. Prise de curiosité, j'ai alors commencé à fouiller dans son téléphone pour en connaître plus sur Laura. Une impression de familiarité se renforçait au fur et à mesure de mes découvertes.

Laura avait un conjoint nommé Paul. C'était un jeune homme âgé d'un an de plus qu'elle. Il venait d'une famille aisée et avait entrepris des études de commerce. Laura et Paul s'étaient rencontrés à la locomotive de Longueville. D'après les SMS que j'avais pu lire, c'était un homme jaloux et possessif.

Ce qui m'intriguait le plus était que Paul n'était pas l'homme présent sur la photo en fond d'écran du téléphone. J'ai eu beau chercher, je n'ai pas trouvé dans le téléphone le moindre indice sur cette personne. C'était un inconnu pour moi.

La pluie tombait de plus en plus fort et l'orage tonnait. J'avais du mal à supporter l'humidité de mes vêtements et je n'avais plus envie de rentrer dans la vie d'une jeune femme que je ne connaissais pas. Alors, malgré le vent, je me suis levée et j'ai rebroussé chemin jusqu'à revenir à l'entrée du parc.

Une fois rentrée chez moi, la fatigue a pris le dessus et, trempée, je me suis laissée tomber sur mon lit.

Comme chaque soir, je n'arrivais pas à dormir, et je ne faisais que penser au téléphone que j'avais laissé sur ma table de chevet près de mon lit.

Je le pris et recommençai à chercher des informations dedans. Laura n'avait pas tant d'amis que ça. Elle s'était entourée de quatre personnes. Rachel était sa meilleure amie, elles s'étaient connues dans leur enfance. Elles partageaient toute les deux la même passion pour Rosa Bonheur comme le prouvent leurs fréquentes visites au musée dédié à cette artiste. Rachel était une jeune femme qui sortait beaucoup, elle ne se préoccupait pas des études. Elle poussait Laura à l'accompagner à de nombreuses soirées. Elle était en compagnie de Laura le soir de sa mort.

C'est pendant une de ces fêtes que Laura avait fait la connaissance d'Édouard. Il avait vingt-sept ans et était déjà marié. Il avait fondé une entreprise qui marchait bien. Il aimait également le chocolat Menier, mais je n'étais pas sûre que cela m'aiderait dans mon enquête.

La lumière du téléphone commençait à m'éblouir alors je le reposai sur la table de chevet. Et un trouble noir apparut ou plutôt « elle » apparut...

Le lendemain matin, je me suis levée très fatiguée et j'étais contente d'être toujours dans mon appartement. Je me suis habillée avec le pull le plus chaud que j'ai pu trouver et je suis retournée au Parc des Félines. J'avais entrepris de faire de nouvelles recherches sur Laura pour satisfaire ma curiosité. Le parc était presque vide, le temps était gris et un épais brouillard m'empêchait de voir à plus de trois mètres. Je tenais le téléphone fermement et me battais contre le vent pour avancer. Une fois arrivée devant le banc, je m'assis dessus et j'allumai le portable.

Emma était une collègue de travail de Laura, elles travaillaient ensemble depuis un an et semblaient être devenues amies. Emma et Rachel se connaissaient également. Emma était une jeune femme très ambitieuse qui semblait prête à tout pour arriver à ses fins.

Pour finir, Laura s'était entourée d'une autre femme qui s'appelait Cloé, elles ne se parlaient plus depuis deux semaines. Je n'ai jamais trouvé la cause de cette dispute. Par ailleurs, cette femme ne m'intéressait pas.

La pluie commençait à tomber et à mouiller mes vêtements, le brouillard était pesant. Prise de fatigue, j'ai fait tomber le téléphone, mais je l'ai immédiatement rattrapé comme s'il faisait partie de moi. Une application s'est alors ouverte. C'était celle qui permettait l'enregistrement vocal. Je ne l'avais jamais ouverte. Un enregistrement était daté du jour de la mort de Laura. Je l'ai immédiatement écouté.

« Je suis en haut de l'immeuble... quelqu'un me suit ! Je ne sais pas qui c'est. Elle porte un pull avec une capuche qui cache son visage. Je ne sais pas ce qu'elle veut... »

Laura était en pleine panique, elle semblait savoir ce qui allait lui arriver. Ce n'était pas un suicide et au fond de moi je l'avais toujours su.

La voix que j'étais seule à entendre et qui me poussait à continuer les recherches le savait bien avant moi. Je me demandais bien comment cela pouvait se faire. Je devais savoir ce qui s'était passé, toute seule sans l'aide de personne. C'était comme devenu vital. À aucun moment je n'avais souhaité appeler la police, de toute façon elle ne m'aurait pas aidée et m'aurait pressée de cesser toute recherche.

Je ne pensais pas que c'était un accident. J'étais sûre qu'un de ses proches l'avait assassinée.

Je devais d'abord déterminer qui était présent parmi ses proches à cette fête.

Les réseaux sociaux étaient une mine d'informations pour moi, et, en approfondissant chaque profil des amis de Laura, j'ai pu en déduire que Rachel, Paul, Édouard et Emma étaient présents à cette fête.

Quelle aurait pu être leur intention en l'assassinant ?

Je pense que Laura était montée sur le toit vers 21 heures, elle avait posté une photo du haut de l'immeuble à cette heure-ci. C'était la dernière qu'elle avait postée.

Son corps sans vie avait été découvert à 21 h 30 par des passants. Le meurtrier l'avait donc a *priori* poussée entre 21 heures et 21 h 30.

Le mobile était déjà trouvé pour une personne puisque Laura venait d'avoir la promotion qui était destinée à Emma. Elle s'en vantait sur de nombreux réseaux sociaux. Je ne connaissais pas personnellement Laura, mais elle semblait en être une adepte comme tout son entourage.

Emma était prête à tout pour réussir, elle le disait de sa propre initiative aux autres comme le prouvent de nombreux textos qu'elle avait envoyés à la victime. Elle avait déjà réussi à faire licencier quelqu'un pour arriver à ses fins. Elle semblait être heureuse pour Laura, mais elle pouvait bien cacher ses émotions.

Est-ce que cela l'aurait poussée à la tuer ?

Laura avait peut-être reparlé de cette promotion, ce qui aurait agacé Emma.

Dans un excès de colère, elle aurait pu pousser Laura pour récupérer la promotion qu'elle attendait.

Cependant, elle aurait dû couvrir son visage avec la capuche d'un pull comme en témoigne l'enregistrement audio. Malheureusement, ce jour-là elle portait une légère robe à bretelles et une pochette noire qui n'était pas assez grande pour y cacher un pull. Les nombreuses photos qu'elle a postées sur les réseaux le prouvent.

Elle aurait bien pu poser le pull dans l'immeuble et le mettre en voyant Laura s'éloigner du groupe, ou alors l'emprunter à quelqu'un.

Je réfléchissais et imaginais tous les scénarios possibles, je pensais être sur la bonne voie.

Malheureusement, mes suspicions se sont vite révélées fausses lorsque j'ai vu qu'Emma et Édouard avaient envoyé le même message à Laura lui indiquant qu'ils partaient en taxi ensemble pour aller dans un restaurant.

Ils ont d'ailleurs posté une photo d'eux en train de manger à l'intérieur. Ils n'étaient donc plus sur ma liste de suspects. Je n'avais pas soupçonné Édouard, mais dans tous les cas il avait un mobile irréfutable.

J'avais passé trois heures pour en venir à ce raisonnement et j'étais quelque part déçue d'avoir échoué dans ma première hypothèse, je n'étais cependant pas prête à baisser les bras, mais force était de constater que je ne pouvais pas continuer à chercher l'assassin ce jour-là, ma déception avait pris le dessus.

J'ai passé le reste de la journée à me perdre dans mes pensées et lorsque la nuit est tombée, je suis rentrée chez moi et j'ai fermé la porte à clé, toutefois, je savais qu'elle allait revenir cette nuit. Il ne me restait plus qu'à essayer de dormir et attendre que tout soit fini.

Le matin suivant je me suis réveillée tard et, sur le banc du Parc des Félics, je tenais le téléphone fermement contre moi. J'avais beaucoup bougé pendant la nuit, mais je ne me rappelais de rien comme à chaque fois. Finalement, je prenais cela comme un signe pour que je continue mes recherches, je n'étais pas venue ici pour rien. J'avais décidé de me concentrer sur Paul. Comme j'avais pu le remarquer précédemment, c'était une personne possessive et jalouse. Aurait-il pu perdre le contrôle en voyant le fond d'écran de Laura avec la photographie affichée ?

Je ne savais toujours pas qui était ce jeune homme mystérieux, mais je compris plus tard que ça ne servait à rien de chercher qui il était.

Les photos prises après 21 h 30 n'étaient que des photos de Paul et de Rachel, mais aucun des deux n'avait posté de photo entre 21 heures et 21 h 30, ce qui leur laissait le temps d'assassiner Laura. Le seul qui portait un pull était Paul. Ce qui faisait de lui le suspect numéro un.

Ils semblaient complices sur les photographies. Cela me troublait beaucoup. J'ai alors voulu décortiquer les conversations entre Rachel et Laura pour trouver le moindre indice montrant une relation entre Paul et Rachel.

En remontant dans la conversation, je suis tombée sur une dispute entre elles. Laura soupçonnait Rachel d'entretenir une relation secrète avec Paul. Bien sûr, Rachel se défendait avec des arguments peu fiables, mais qui avaient réussi à convaincre Laura. Quelque chose me perturbait. Le discours de Rachel semblait incohérent.

J'étais persuadée que Paul sortait avec elle en secret et je n'ai pas eu à chercher bien loin pour le prouver. Laura avait envoyé un message à sa mère pendant la fête, à 20 h 30, lui expliquant qu'elle avait vu Paul embrasser Rachel, ce juste après quoi elle avait tout de suite quitté Paul, qui n'avait pas essayé de la rattraper.

Quel aurait été le mobile de Paul et de Rachel ? Rachel et Paul auraient-ils voulu s'expliquer avec Laura en haut du toit ?

Cette discussion aurait-elle pu mener au meurtre ?

Laura indiquait dans son enregistrement audio que quelqu'un la suivait, or pourquoi l'auraient-ils suivie pour avoir une discussion avec elle et surtout pourquoi s'être couvert le visage ?

Je me posais de nombreuses questions qui restaient toutes sans réponses. En continuant mes recherches, j'avais appris que Paul avait le vertige, il n'aurait jamais pu monter en haut de l'immeuble sans faire de crise de panique. Il était donc innocent.

Le témoignage de Rachel, dans les nombreux articles et rapports de police, nous expliquait que c'était elle qui avait trouvé le corps sans vie en bas de l'immeuble et qui avait appelé la police. Elle avait dit être sortie de l'immeuble pour respirer un peu d'air frais et qu'elle avait vu Laura tomber. Ce n'était donc pas elle qui l'avait poussée.

Laura était montée sur le toit seule pour prendre l'air et réfléchir.

Je ne comprenais plus rien, toutes mes pistes étaient fausses. Devais-je laisser tomber ?

Cette voix voulait que je persiste, mais j'étais plus forte qu'elle, enfin c'est ce que je croyais.

Je suis finalement rentrée chez moi et je me suis assise sur mon lit, tout semblait perdu. Soudain, je me suis souvenue de Cloé. Cette femme sur laquelle je ne savais rien. Était-elle présente à cette fête ? Prise par un nouveau souffle d'espoir j'ai attrapé le téléphone et j'ai scruté chaque photo que Laura avait prise. Je me suis arrêtée sur une photographie d'elle se trouvant en haut de l'immeuble. Quelqu'un attirait mon regard, derrière elle, cette femme avec un pull. Je n'y croyais pas. Comment cela aurait-il pu ? Cette femme... c'était moi !

Tout apparut clairement dans mon esprit, je l'avais assassinée, enfin non, cela était impossible, c'était à devenir folle.

Je ne serais pas capable de tuer quelqu'un, mais l'autre oui, celle qui en moi avait souffert de son enfance difficile, laquelle avait fait naître en moi un trouble dissociatif de l'identité.

Je vivais depuis cette enfance douloureuse avec quelqu'un d'autre à l'intérieur de moi, une deuxième personnalité qui prenait le dessus, particulièrement la nuit. C'est cette même personne, ce double en moi, qui me parlait certaines fois.

Dès que je reprenais le dessus sur elle, je ne me souvenais de rien, je ne savais pas ce qu'elle avait fait avec mon corps. Mais là, elle m'avait accordé un peu de sa mémoire pour prendre conscience de ce qui s'était passé cette nuit-là, comme une dénonciation volontaire pour que je comprenne les actes qu'elle planifiait.

Cela faisait déjà quelques semaines que chaque soir elle cherchait une victime. Elle avait jeté son dévolu sur Laura, qui semblait être la victime parfaite pour accomplir sa soif de vengeance sur la vie. Elle n'était pas entourée de beaucoup de personnes et n'avait pas une vie très stable.

Ce fameux soir, elle savait très bien que Laura se rendait à cette fête,

alors quand Laura s'est retrouvée seule sur le toit, elle en a profité pour la pousser, c'était elle la personne avec le pull. Elle ne ressent pas les émotions comme nous. C'est la haine et la vengeance qui l'animent. Elle avait soigneusement subtilisé le téléphone de la jeune femme avant sa chute fatale. Elle l'a alors déposé sous le banc du Parc des Félines, elle a tout fait pour que je le trouve et que je découvre la vérité.

Elle n'avait rien personnellement contre Laura, mais plutôt contre moi. Elle voulait me prouver qu'elle était toujours en moi et qu'elle était plus forte que ma conscience, que finalement ma vie dépendait totalement d'elle.

Pour finir, en quelque sorte elle avait réussi son plan. Mais après un moment de réflexion, je me dis que je pouvais être plus forte qu'elle, tout simplement en me dénonçant à la police...

N'êtes-vous pas d'accord avec moi, monsieur l'agent ?



**LE MALHEUREUX DESTIN
DE JEANNE LUPIN**

Maxime THEILLER

Film tourné dans le Parc des Félines en Seine-et-Marne par le réalisateur Marc Dupond, avec en actrice principale Jeanne Lupin, dans le rôle du vétérinaire Lucas Martin, et dans celui du gardien du parc Raymond Duval.

25 mars 2018

Jeanne est formidablement excitée. Elle vient d'apprendre qu'elle est retenue pour jouer dans un film retraçant la vie de Rosa Bonheur. Quelle immense joie de se voir confier un rôle principal ! D'autant plus qu'il s'agit d'incarner Rosa Bonheur, femme peintre très connue au XIX^e siècle, dont la passion était les animaux. Comme elle, Jeanne, petite, voulait devenir vétérinaire.

Jeanne est une jeune femme de vingt-cinq ans, petite brune aux yeux sombres. Elle a beaucoup de caractère et de volonté et travaille dur pour y arriver. Son seul défaut ? Elle est très gourmande, avec une vraie passion pour le chocolat. Elle déguste toujours avec un grand plaisir tout ce qui contient du chocolat, que ce soient des bonbons ou des gâteaux. C'est Marc Dupond, le réalisateur du film, qui l'a appelée pour lui annoncer la bonne nouvelle. Marc Dupond est un homme d'une quarantaine d'années, de taille et de corpulence moyennes. Il en impose par sa voix grave et troublante. Les acteurs le respectent beaucoup, mais le craignent aussi. Le tournage doit commencer au mois d'avril, la période idéale pour se retrouver dans un parc animalier.

Jeanne est passionnée d'animaux, et plus précisément d'animaux sauvages. Elle a déjà fait des safaris en Afrique, où elle a pu photographier de près des bêtes féroces. D'ailleurs elle ne se sépare jamais de son appareil photo. Son animal préféré est le tigre. Elle sait que dans le Parc des Félines il y a un tigre blanc appelé aussi tigre royal. Elle est vraiment impatiente de pouvoir le prendre en photo dès que l'occasion se présentera.

Jeanne sait que le printemps est une période idéale pour se retrouver dans un parc, car il y a beaucoup de naissances. Elle espère pouvoir profiter aussi des lions, des léopards, des chats sauvages, et même des singes !

Jeanne a lu dans le scénario qu'une des scènes la représentait en action de peindre un tigre. Elle va devoir attendre un mois avant le début du tournage... Alors, Jeanne en profite pour se renseigner sur cette femme artiste peintre du XIX^e siècle. Rosa Bonheur était très douée et reconnue dans ce monde d'artistes hommes. Elle fut récompensée et reçut plusieurs médailles. Une de ses œuvres, *Le Labourage nivernais*, fut même exposée au musée du Louvre à Paris.

Quelle époque, ce XIX^e siècle ! Avec tous les progrès en médecine, en mécanique, entre les constructions de trains, les usines si vite apparues, et toutes ces locomotives ! Jeanne a déjà visité le Musée vivant du chemin de fer à Longueville, en Seine-et-Marne. Elle a été impressionnée par la mécanique de sa machine phare : la locomotive de Longueville.

Jeanne aurait aimé vivre à cette époque où il y avait la découverte de tant de nouvelles choses ! Apprendre, c'est ce que préfère Jeanne. C'est pour cela qu'elle a choisi d'être actrice, car c'est l'occasion d'incarner à chaque fois des nouveaux personnages à des époques différentes.

Bon, maintenant, il lui faut travailler pour apprendre son rôle et être prête à interpréter Rosa Bonheur pour le tournage du film.

25 avril 2018

Marc, le réalisateur, a donné rendez-vous à Jeanne au Parc des Félines à 10 heures.

Tout impatiente d'y être, elle arrive à 9 heures. Il fait beau, la température est clémente, les arbres sont verts et les bourgeons déjà bien en fleurs.

Le parc est immense. Jeanne est particulièrement ravie d'être ici. Elle est sereine et impatiente de commencer le tournage !

Raymond Duval l'accueille. C'est le vieux gardien du parc. Jeanne sympathise tout de suite avec Raymond, ce petit homme de soixante ans, trapu, aux cheveux gris dégarnis, aux yeux bleus pleins d'humour. Il est gourmand lui aussi de confiseries. Il connaît tous les coins et recoins du parc et les cachettes des animaux.

Puis est arrivé le vétérinaire, Lucas Martin, un homme brun d'une trentaine d'années, très discret et mystérieux, qui ne parle pas beaucoup. Il est très grand et très fort, son regard est noir et perçant.

Après les présentations de chacun, Marc fait ses recommandations et rappelle les obligations de prudence envers les animaux, qui sont des êtres vivants. Les journées de travail s'enchaînent. Le tournage n'est pas facile, car il faut commencer très tôt avant l'arrivée des clients, et rester très tard après leur départ, pour filmer les scènes.

Jeanne attend avec impatience la scène où elle doit peindre le tigre – son animal préféré ! Elle aime la puissance qui se dégage de cet animal et son regard perçant. Pour cela, Lucas, le vétérinaire, doit la former à approcher le tigre et à se familiariser à ses habitudes et ses gestes.

Lucas ne parle pas beaucoup et semble distant avec Jeanne. Elle sent bien qu'il n'est pas d'accord avec ce tournage et qu'il ne supporte pas qu'on dérange les animaux. Jeanne n'est pas à l'aise avec Lucas et elle le craint. Pourtant, Jeanne fait tout son possible et respecte chaque consigne de Lucas, car elle veut être au plus près du tigre qu'elle doit peindre.

Heureusement, Raymond est toujours là, pas loin, surveillant le bon déroulement du tournage. Jeanne aime beaucoup faire le tour du parc avec lui le soir, avant la fermeture. C'est le moment de la journée où les animaux sont paisibles, les oiseaux chantent, le parc est tranquille. Jeanne prend le temps de regarder chaque espèce animale, qu'elle photographie

avec plaisir. Raymond lui raconte toujours des anecdotes. Elle se sent protégée avec lui, malgré sa petite taille.

25 mai 2018

Journée particulière, car aujourd'hui Jeanne doit être filmée en action de peindre le tigre. 8 heures, tout le monde attend Jeanne qui n'est pourtant jamais en retard habituellement. Marc et Raymond s'inquiètent de ne pas la voir arriver alors que Lucas semble soucieux. Raymond entreprend de faire le tour du parc.

Stupeur !

Jeanne est découverte sans vie dans l'enclos du tigre, un morceau de chocolat d'une tablette Menier à côté d'elle... Aucune trace de plaie ou de blessure laissant supposer une lutte ou une bagarre.

C'est l'horreur... Tout le monde est sans voix ! Que s'est-il passé ? Pourquoi Jeanne est-elle morte ? Une si belle jeune fille et pleine de talent...

Le commissaire Colombani de la police judiciaire de Paris arrive sur place avec des enquêteurs et des techniciens de la police scientifique. Personne ne comprend ce qui s'est passé. Le commissaire commence l'enquête...

Tout est analysé, photographié.

Chaque personne présente sur le tournage du film est interrogée. Les emplois du temps de chacun sont vérifiés, même les employés du parc sont entendus. Après plusieurs jours d'enquête, le commissaire ne comprend toujours pas.

Enfin, les résultats des analyses biologiques arrivent. Jeanne est morte empoisonnée ! Mais qui a pu faire cela ? Et pourquoi ? Après des heures d'auditions, le commissaire peut écarter l'ensemble des techniciens du film et la plupart des employés du Parc des Félines.

Seules trois personnes sont suspectées : le réalisateur Marc Dupond, le vétérinaire Lucas Martin et le vieux gardien du parc Raymond Duval.

Le premier à être de nouveau interrogé est Marc Dupond, le réalisateur. Il raconte avoir laissé Jeanne dans le parc à 20 heures, car il devait téléphoner à un de ses amis, qui était à New York aux États-Unis, à 14 heures précises.

Le second à être de nouveau entendu est Raymond Duval. Il explique qu'il est peut-être la dernière personne à avoir vu Jeanne, car il a fait le tour du parc avec elle à 20 h 15. Il se souvient que Jeanne mangeait du chocolat Menier, elle lui en avait même donné un morceau, que Raymond avait savouré car il est très gourmand. Il raconte que Jeanne avait demandé à rester un peu plus longtemps ce soir-là dans le parc, car elle voulait aller prendre des photos du tigre qu'elle devait peindre.

Elle devait quitter le parc vers 21 heures par la sortie de secours. Comme Raymond avait un traitement médical à prendre à 20 h 30 précises, il avait laissé Jeanne seule, car elle était maintenant habituée aux animaux.

Le commissaire se demande alors où est l'appareil photo de Jeanne ? Quand le corps de Jeanne a été transporté, les enquêteurs ne l'ont pas remarqué... Peut-être que le vétérinaire aurait une explication à cela ?

Interrogé à son tour, Lucas n'est pas très bavard dans un premier temps. Il explique que ce soir-là les animaux étaient très énervés car le temps était orageux. Il devait pratiquer des examens sur un des lions situés dans l'enclos à côté de celui des tigres.

Il avait pris son fusil hypodermique et avait dû s'y reprendre à plusieurs fois, car il n'arrivait pas à atteindre le lion malade. Il déclare qu'il était seul, et qu'il n'a pas vu ou entendu Jeanne.

Soudain un des enquêteurs arrive, affolé, vers le commissaire. On a retrouvé l'appareil photo de Jeanne, qui était dans les mains d'un singe macaque, espèce bien connue en Indonésie pour voler les affaires des touristes. La dernière photo prise par Jeanne est une aiguille hypodermique enfoncée dans la cuisse de sa jambe droite !

Il n'y a plus de doute. Le vétérinaire est le meurtrier de Jeanne ! Mais pourquoi ?

Lucas a fini par admettre qu'il avait commis une erreur et qu'il avait atteint par inadvertance l'enclos où se trouvait Jeanne. Il savait que la dose de la seringue était mortelle pour les humains et tuerait la jeune fille malgré lui. Alors, pris de panique, il avait laissé le corps sans vie de Jeanne, car il ne voulait pas perdre son emploi.

Et voilà comment s'est finie la vie de Jeanne Lupin, actrice pleine de talent et qui avait la vie devant elle pour accomplir tous ses souhaits...



RADIO

Julie MOLLARD

Elle a l'impression qu'il fait de plus en plus noir. Elle ne voit aucune lumière à l'horizon. La douleur dans son épaule se fait de plus en plus vive. Elle s'arrête de marcher un instant, la peur commence à prendre le dessus sur l'adrénaline. Elle est perdue. Elle ne voit plus la route mais seulement des arbres, elle ne connaissait pas l'existence de cette forêt. Il fait froid, la température doit avoisiner les -4 °C. Elle désespère. Sa blessure continue de saigner et elle marche de plus en plus lentement. Elle distingue de la lumière, mais elle disparaît, elle commence à avoir des hallucinations. Elle crie à l'aide le plus fort possible, mais qui peut bien l'entendre à une heure pareille. Elle venait de découvrir toute la vérité. Elle avait résolu le mystère qui la hantait depuis déjà plusieurs semaines, mais il avait fallu qu'elle se prenne cette balle et se fasse pourchasser jusqu'à se retrouver perdue au milieu de nulle part. Son plan pour faire éclater la vérité s'était écroulé en moins d'une minute. Elle était si près du but. Le silence de la nuit est brisé par ses sanglots. Comment avait-elle fait pour négliger un détail si important ? Elle s'en veut. Elle s'arrête, lève la tête vers le ciel et admire un instant la lune avant de s'évanouir seule, blessée et perdue.

Il a peur, un autre coup de feu retentit. Que se passe-t-il dans cette forêt ? Il n'entend plus rien, il rallume le moteur de sa voiture. Il doit s'en aller. Seulement, pour cela, il doit traverser la forêt et il n'a aucun moyen de défense s'il lui arrive quelque chose. Il attend un peu. Il s'assoupit. Une dizaine de minutes plus tard il entend des cris. Quelqu'un appelle à l'aide. Rapidement il se met en route, il doit venir en aide à cette... femme ? Un nouveau cri résonne, oui, c'est bien une femme. Il ne voit rien à plus de trois mètres même en allumant ses phares. S'il veut sauver cette personne, il va devoir s'enfoncer dans la forêt, seul et à pied. Il hésite. Il doit la sauver, il en est convaincu. Il prend sa lampe torche dans le vide-

poche et une trousse de secours. Il est infirmier, son métier est d'aider les gens. Il ne renoncera pas à sauver cette femme. Il s'enfonce petit à petit dans la forêt.

Ses paupières s'ouvrent, il fait noir, elle ne voit rien, elle sent quelque chose de mou sous elle. Elle comprend, elle s'est évanouie. Elle a chaud, non, elle a froid. Elle ne sait plus. Déboussolée, elle cherche à se relever, mais ses efforts ne font que raviver sa douleur. Elle crie. Elle a mal, très mal. Elle ne va pas s'en sortir, elle le sent. Sa tête tourne. Avant de s'évanouir pour la seconde fois elle entend un homme crier.

Quelqu'un venait de crier, cela semblait être proche de lui. Ce n'était plus un cri de détresse mais un cri de souffrance. Où est-elle ? Il crie. Peut-être qu'elle répondra. Rien. Hormis un bruissement de feuilles mortes. Il s'approche. Elle est là. Ses paupières sont closes. Est-elle morte ? Est-il arrivé trop tard ? Il espère que non. Il pose sa main sur sa tempe, il sent son pouls, elle est juste inconsciente. Soudain, il sent quelque chose de liquide, sa blessure continue de saigner. Il s'approche un peu plus. Il constate qu'elle est blessée à l'épaule. Il ouvre sa trousse de secours, en sort des compresses, les pose délicatement sur sa blessure et presse dessus avec la paume de sa main pour essayer d'arrêter l'hémorragie. La douleur la réveille, il tente de la calmer, elle le frappe au visage avec son bras valide. Il ne bronche pas, il continue d'appuyer avec les compresses. Il les change.

– Ne bougez pas, je vais appeler...

Avant qu'il ne finisse sa phrase elle s'évanouit. Il appelle les secours.

– Oui bonsoir, quel est votre problème ?

– Une femme s'est fait tirer dessus à l'épaule gauche dans une forêt.

- D'accord, dans quelle forêt monsieur ?
- Près du Parc des Félines.
- Que s'est-il passé ?
- J'ai entendu des coups de feu, puis une femme crier. J'étais en voiture, je suis parti à sa recherche. Je suis infirmier, j'ai appliqué des compresses pour essayer de stopper l'hémorragie.
- Est-elle consciente ?
- Il y a deux minutes oui, mais plus maintenant.
- D'accord, une équipe est en route, elle a environ quel âge ?
- La vingtaine je dirais.
- Pouvez-vous la déplacer ?
- Non, ça risquerait d'aggraver son état.
- Quelle est la route la plus proche ? Celle où vous avez laissé votre voiture ?
- La D231, direction Villeneuve-le-Comte.
- D'accord, ne raccrochez surtout pas, dès que vous entendez l'ambulance, dites-le-moi.

Il se demande comment ils vont les trouver. Il regarde la jeune fille, sa respiration semble plus saccadée. Il passe sa main là où elle l'a frappé. Il ressent une vive douleur, elle a dû lui ouvrir l'arcade. Soudain, la sirène de l'ambulance retentit et le sort de ses pensées.

- Elle est là ! Je l'entends !
- Est-ce que vous voyez ses lumières ?
- Oui !
- Criez le plus fort possible.

Il crie, il ne reconnaît pas sa voix. On lui répond. Il raccroche. On va les sauver. Tout se passe très vite. On les emmène à l'hôpital. Elle va au

bloc opératoire. Il se fait recoudre. Il rentre chez lui avec des milliers de questions sans réponses dans la tête.

La nuit a été courte, il n'a pas eu le temps de ranger son pistolet. Il va le chercher, il le met dans un sac plastique puis il le cache sous son lit. De toute façon, il aurait le temps de l'enterrer plus tard puisqu'elle était morte. Il a tiré deux fois il s'en souvient. Même si elle n'était pas morte sur le coup personne n'aurait pu la sauver, il en est convaincu. Cependant, une question le taraude. Comment avait-elle fait pour le retrouver ? Cela n'a plus d'importance. Il prend son journal et va à la page des annonces. Il en entoure une concernant une vente aux enchères d'œuvres de Rosa Bonheur. Il se lève pour aller se faire couler un café. La journée va être longue, surtout après cette escapade nocturne. Il a plusieurs rendez-vous importants, notamment celui au musée de la locomotive de Longueville. Il s'assoit à la table après avoir allumé la radio. Il aime bien écouter les actualités de la région au petit déjeuner. Il écoute attentivement.

Bonjour à tous, il est 7 h 30 du matin, voici les actualités. En Seine-et-Marne, une jeune femme s'est fait tirer dessus et a été retrouvée par un jeune homme dans une forêt aux abords du Parc des Félines. Le sauveur de cette jeune femme lui rendra visite ce matin à l'hôpital de Jossigny où elle a été prise en charge. La police attend cet après-midi pour recueillir les témoignages de la victime et du jeune homme afin de commencer l'enquête, annonce le préfet de police en expliquant qu'elle a besoin de repos. Nous passons maintenant à la manifestation violente de lycéens au lycée Martin-Luther-King à Bussy-Saint-Georges...

Il n'écoute plus. Elle s'en est sortie ? Il n'arrive pas à le croire. C'est impossible. Avait-il bien entendu ? Oui, cette fouineuse est toujours en vie. Il faut qu'il la tue. Elle et lui aussi, il ne peut pas se permettre d'échouer

une seconde fois à cause de cet élément perturbateur. De plus, elle allait sûrement tout lui raconter quand il irait lui rendre visite. C'est décidé, il agira à ce moment-là. Il va chercher son pistolet et le charge de deux balles. Il n'a pas le droit à l'erreur.

Il bâille, la nuit a été courte. Il ne va pas travailler aujourd'hui. Sa collègue de l'hôpital a appelé tôt pour lui annoncer qu'il pouvait venir rendre visite à la jeune femme ce matin, on lui en a donné l'autorisation. La police l'a appelé aussi et ils prendront son témoignage cet après-midi. Il rentre dans son taxi qui l'a attendu pendant qu'il faisait ses achats. Il lui a acheté des chocolats Menier, il espère qu'elle aimera. Il compte lui poser ses questions même s'il pense qu'elle ne voudra pas lui répondre. Le chauffeur lui indique qu'ils sont bientôt arrivés. Il regarde par la fenêtre. Ils y sont. Il paye le chauffeur et sort. Il entre et se dirige vers le guichet.

– Bonjour.

– Bonjour, je désire rendre visite à...

Il se rend compte qu'il ne connaît pas son nom.

– Vous êtes Bastien Girard ?

– Oui, c'est ça, je viens rendre visite à une jeune femme.

– Oui, on m'a prévenu. Elle est chambre 206, au deuxième étage.

– Merci beaucoup. Au revoir.

Il se dirige nerveusement vers les escaliers.

Elle ouvre les yeux. Les infirmières s'affairent autour d'elle, elles l'informent que le jeune homme qui l'a sauvée va bientôt venir lui rendre visite. Ses souvenirs sont flous mais elle se rappelle très bien de lui. L'idée de sa venue la rend heureuse. Les infirmières ont fini, elle est seule. Elle va enfin pouvoir dévoiler la vérité. Sauf s'il la retrouve. Un frappement à sa porte la tire de cette sombre pensée.

Il gare sa voiture sur le parking de l'hôpital. Il respire un grand coup. Il est stressé. Il sort de sa voiture et entre avec naturel dans le hall de l'hôpital. Il sent le pistolet dans sa poche, il respire, bientôt tout cela sera fini et dans moins de deux heures il sera assis confortablement sur un siège de première classe d'un avion à destination de Tahiti. Il s'approche de l'accueil.

– Bonjour, j'aimerais voir Amélie Fauvet.

– La police n'autorise pas encore les visites monsieur. Je suis désolée.

– Je suis son père, Sébastien Fauvet, on m'a prévenu que la famille est autorisée à la voir.

Il sort un papier tellement bien fait qu'il est difficile de voir que ce n'est pas un réel document officiel. C'est l'un de ses nombreux talents. En voyant l'accord de la femme il esquisse un léger sourire de fierté.

– Chambre 206 au deuxième étage monsieur.

– Merci beaucoup.

Il monte les escaliers. Il est devant la porte. Il attend un instant. Il ouvre, elle comprend, elle crie. Il le tue en premier. Il la regarde un instant. Il prend un oreiller posé sur une chaise, le met sur sa tête. Il l'empêche de se débattre.

– La vérité est faite pour être cachée, ma belle.

Il appuie, il attend. La courbe est devenue plate sur l'écran. Elle est morte. *Flash info, nous venons d'apprendre que la femme retrouvée cette nuit est morte dans sa chambre d'hôpital ainsi que le jeune homme qui l'a sauvée. La police n'a aucune piste.*



LA TRAQUE

Magalie FERREIRA

Il est presque 16 heures et je me promène près du canal de l'Ourcq à Meaux quand ce sentiment d'oppression recommence. Cela fait maintenant plus de deux semaines que je me sens observée en permanence. Par réflexe je me retourne pour regarder le long du canal. Tout paraît pourtant si calme. Le soleil brille en ce début septembre, les feuilles s'envolent pour se poser sur les bancs en béton qui longent ce cours d'eau que j'affectionne particulièrement. Mais je ne vois personne d'autre qu'un couple âgé profitant de ce vendredi ensoleillé. J'essaie de me raisonner en contemplant le liquide clair qui s'écoule, mais le malaise s'installe, je scrute les arbres pour y déceler une ombre ou une silhouette. Je ressens ces habituels picotements sur ma nuque, signe que la panique me gagne et qu'il faut fuir. Alors j'inspire et expire le plus calmement que je le peux. Puis, je regarde l'heure encore une fois pour ne pas être en retard pour récupérer Manon à la sortie de l'école. Penser à elle m'aide à me concentrer, ses yeux bleus si malicieux, son rire enfantin et la joie de vivre que seule une gamine de cinq ans peut vous apporter. J'entends un craquement de brindilles au sol et mon angoisse revient de plus belle, mon cœur s'emballe et mes mains tremblent. Avant que la crise ne s'installe complètement je me concentre sur le moment présent. Je ne souhaite pas déménager, je ne veux pas que ça recommence, nous sommes ici seulement depuis juillet, Manon vient juste de rentrer dans sa nouvelle école, elle ne supportera pas un nouveau déplacement. Et surtout comment le justifier... J'accélère le pas pour rejoindre l'école maternelle située à quelques pâtés de maisons. Je compte sur le chemin beaucoup de nounous et parents qui se dirigent aussi vers le bâtiment scolaire. Je me pose dans un recoin isolé de l'établissement, toujours à l'ombre. Rester cachée est ma devise depuis plus d'un an. La peur d'être vue, reconnue, retrouvée... Au début Manon me posait beaucoup de questions,

mais depuis que nous nous sommes installées dans cette nouvelle ville, elle a enfin arrêté ses interrogations et s'est même fait une copine, Emma. D'ailleurs demain nous devons aller écouter jouer « tonton Marc », le père d'Emma, qui participe à un concert. Les portes de l'école s'ouvrent et mon sourire devient serein lorsque je vois Manon courir vers moi.

Je l'observe en silence depuis un certain temps. Je me retiens de traverser la rue pour passer mes doigts autour de son cou si gracile et qui, je suis sûr, se briserait en un rien de temps sous la pression. Mes mains me démangent tellement que mes doigts se resserrent d'eux-mêmes jusqu'à ce que mes phalanges deviennent blanches et que la douleur me fasse relâcher la pression. J'ai appris à me fondre dans le décor, à ne pas être repéré, peut-être des restes de mon service militaire, mais surtout par nécessité. Je ne la laisserai pas s'en sortir, elle n'en réchappera pas. Elle m'a glissé entre les doigts depuis trop longtemps, cette fois-ci elle est à moi. Je l'espionne depuis quelques jours et déjà ses habitudes m'exaspèrent. Son départ toujours à 8 h 15 précises pour déposer Manon à l'école, puis sa marche de quelques rues pour atteindre son travail dans une petite boutique artisanale du centre-ville. Sa journée à vendre des produits du terroir dont je suis sûr qu'elle ne connaît même pas le goût. Au vu des grimaces qu'elle fait dans le dos des clients elle ne doit supporter ni l'odeur de la moutarde de Meaux ni la douceur des chocolats au coquelicot de Nemours. Je la méprise pour tout ce qu'elle représente. Un rictus naît sur mes lèvres malgré moi, je pourrais entrer dans cette boutique pendant qu'elle a le dos tourné pour lui enserrer le cou avec mon bras. À moins qu'elle ne soit de face et que je n'appuie sur sa tempe pour lui faire perdre connaissance. Plein d'idées surgissent dans ma tête, toutes plus cruelles les unes que les autres. Un nouveau client entre et un

sourire mielleux et faux apparaît sur son visage. Elle s'occupe de lui faire goûter une spécialité au miel pendant que de mon côté j'élabore encore toutes les façons dont je pourrais la faire cesser de respirer. Elle a beau faire la fière, je ne m'inquiète pas pour elle, dans peu de temps elle ne ressentira plus rien... du tout... Je regrette déjà au fond de moi le petit mot que j'ai glissé dans sa boîte aux lettres, qui va sûrement déclencher une nouvelle fois sa fuite. Mais la peur que je vais pouvoir lire dans son regard me conforte dans ma détermination. Demain c'est le grand jour ! Je serre les poings en la voyant se diriger avec Manon vers cet appartement minable qu'elle a loué sous un faux nom. Je me retiens tant bien que mal de traverser la rue et de l'empoigner, elle ne mérite même pas ces vingt-quatre heures de sursis. Ça y est, elle s'approche de la boîte aux lettres...

C'est sans pouvoir me séparer de cette sensation étrange et désagréable d'être suivie que j'atteins avec Manon notre petit nid douillet. Enfin douillet est peut-être un peu exagéré, c'est un grand immeuble qui aurait bien besoin d'être rénové, mais les propriétaires du logement ont été suffisamment peu regardants pour que je puisse le louer sous une fausse identité. Comme tous les jours, en rentrant je me dirige vers l'espace réservé aux boîtes aux lettres, situé dans un recoin sombre de l'entrée. Généralement je n'y trouve que factures et pub. Pourtant une enveloppe sans timbre y a été déposée. Mon prénom, « JULIETTE », a été découpé et collé en lettres majuscules. Je me sens blêmir, une sueur froide coule alors dans mon dos, j'essaie de rester calme et détachée pour ne pas inquiéter la petite, qui commence à courir dans les escaliers afin de rejoindre notre deux-pièces au premier étage. Je la rattrape en tremblant et fais tomber trois fois mes clefs avant de pouvoir les insérer correctement dans la serrure. Manon me demande même ce que je fais, car elle a faim ! Je pose le courrier négligemment sur le meuble de l'entrée et fonce fermer

les volets. La petite ne comprend pas ce qui m'arrive, le soleil est encore haut et la chaleur plutôt agréable, mais je prétexte un mal de tête, aussi, elle n'insiste pas. Puis, je vais m'occuper du goûter de Manon. Les mains moites, je m'attelle à la préparation d'une tartine et d'un chocolat chaud. Je la laisse prendre son encas dans la cuisine pendant que je retourne récupérer l'enveloppe. Rien que de l'attraper elle me brûle la peau. Je vais m'enfermer pour découvrir ce qu'elle contient. Je m'essuie les mains sur mon pantalon de ville et ouvre ce qui va sûrement sceller mon départ précipité. Tout en dépliant la feuille je lis à voix haute la transcription du texte, qui a également été composé en petits papiers découpés dans le journal :

« Avons-nous recueilli dans un dernier suaire
Ce long corps dépendu, ces membres oubliés.
Avons-nous recueilli dans un drap mortuaire
Ces membres confondus, ces secrets publiés. »

Merde, c'est lui... je reconnaîtrais ces vers de Charles Péguy entre mille. Je lâche cette lettre comme si à travers ces mots il pouvait me voir. Il m'a retrouvée, il faut que je parte, et vite. Je ne peux rien faire ce soir, il me faut une nouvelle identité, un nouveau point de chute...

Le lendemain après-midi, après avoir rejoint Emma et sa maman, nous nous rendons à l'École des officiers de la gendarmerie nationale à Melun pour assister au concert de « tonton Marc » : Les Lumières de la paix. Il y a beaucoup de monde, et moi qui aime passer inaperçue j'avoue être rassurée. Ici, à la tombée de la nuit, personne ne me remarquera ; par contre les contrôles policiers à l'entrée m'enchantent beaucoup moins. L'impression d'être épiée ne m'a pas quittée. Je sens qu'on me regarde, chaque frôlement involontaire me provoque une mini-crise incontrôlable.

J'ai pourtant essayé de soudoyer Manon pour qu'elle refuse d'aller au spectacle, mais l'attrait des cornemuses a été plus fort que la promesse d'un fast-food et d'une glace. Aussi, je ne peux que subir cette peur qui me prend aux tripes. Se peut-il qu'il soit là ? Non, raisonne-toi, Juliette, même s'il a pu te retrouver, les valises sont prêtes et l'hôtel est déjà réservé pour demain soir. Le fait de savoir que tout est prêt pour notre prochain séjour me rassérène légèrement. Il ne m'aura pas !

Ça y est, nous y sommes, tout est enfin réuni pour que ma vengeance prenne forme. Elle est à ma merci et elle ne le sait même pas. Je la vois regarder partout comme une biche apeurée. Je la contemple alors qu'elle se retourne à chaque mouvement de la petite, qui lui tient fermement la main. Oh, ma jolie, dans pas longtemps te préoccuper de Manon sera le dernier de tes soucis. Je regarde mon piège se refermer sur elle et je jubile en imaginant la suite. Je la discerne qui se glisse dans les gradins pour profiter du spectacle. Je vérifie l'heure, il fait encore trop jour pour intervenir. Je ronge mon frein et serre les dents en attendant l'heure fatidique. Les minutes s'égrènent à la lenteur d'un escargot en plein soleil. La luminosité baisse enfin et les formes de tranchées se dessinent à l'aide des bougies au sol pendant que les cornemuses commencent leurs mélodies. Je ne peux me concentrer sur le spectacle qui se joue devant moi. Caché à la vue de tous derrière les gradins je l'observe en silence. Juliette n'a pas l'air de suivre beaucoup le show, elle gigote sur les strapontins, bouge régulièrement et regarde nerveusement autour d'elle. Un sourire se dessine sur mon visage, bientôt tu vas me le payer ! Il ne me reste qu'à attendre sagement la première brèche pour m'y faufiler. Juliette descend les marches avec Manon... je repère tout de suite LE moment que j'attendais, à moi de jouer...

Bon sang, pourquoi je n'arrive pas à me concentrer sur les musiciens. Je me sens oppressée, surveillée serait peut-être le terme le plus juste. La lettre reçue hier n'arrange rien à mon état de stress. Je scrute malgré l'obscurité toutes les têtes qui pourraient m'être familières. Je me retourne régulièrement, ce qui commence à agacer mes voisins de gradin, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je souffle un bon coup et me force à me focaliser sur les huit cents choristes et musiciens qui sont devant moi. La nuit est noire quand les dernières notes résonnent dans la cour. La foule est dense, j'attrape Manon par la main en lui demandant de ne surtout pas me lâcher. Nous descendons les marches quand ce sentiment d'être suivie revient. Ce n'est pas possible... dans moins de vingt-quatre heures, je serai partie. Mes mains glissent quand nous arrivons en bas des escaliers et Manon est pressée de retrouver son « tonton », qui est encore sur la scène. Je tente de resserrer ma prise sur la petite, mais elle ne m'entend pas et se faufile très facilement entre les personnes présentes. Je commence à la perdre de vue, la panique me gagne. Je me retrouve perdue au milieu de visages inconnus et sombres qui ne m'inspirent aucune confiance.

Elle est seule, je n'aurai peut-être pas d'autre occasion. Mes mains sont impatientes de retrouver sa chair si tendre. Je fends la foule, n'hésitant pas à bousculer quelques spectateurs pour atteindre mon objectif, que je n'ai pas quitté des yeux. Je suis maintenant à quelques pas d'elle, mon cœur s'emballe, mes doigts tremblent malgré moi, pourtant ce n'est pas la première fois. Toutes sortes de questions me passent alors par la tête, après tout cela fait plus d'un an que je la recherche. Ma paume se pose sur son épaule, que je serre doucement. Elle se retourne, je me retiens de l'agripper plus violemment pour ne pas qu'elle se sauve. Puis,

son regard croise le mien et je ne retiens pas mon sourire. Je ne peux rien faire d'autre. Là devant moi elle me regarde, ses yeux s'écarquillent d'incompréhension. Pourtant elle aurait dû se douter que jamais je n'aurais cessé de la rechercher. Je me penche alors doucement en avant pour ne pas la faire fuir et Manon se jette dans mes bras en criant « PAPA ! ». Je pleure de retrouver cette enfant qui m'a été enlevée il y a plus d'un an. Je regarde par-dessus la tête de ma petite princesse pour observer la scène qui se joue derrière elle. La police passe enfin les menottes aux poignets de celle qui fut la nourrice de ma fille. Mon cauchemar vient enfin de s'achever.

A high-contrast, black and white graphic illustration of a man's face. The man's features are rendered in stark white against a solid black background. A large, thick black circular frame is superimposed over the man's eyes and nose, acting as a magnifying glass. The background behind the man's head on the right side features a pattern of vertical, wavy lines in a light gray tone. The overall style is minimalist and graphic.

LES NEZ ROUGES

Thierry AUBRY

2 septembre 1914

– Asseyez-vous.

Je m'assois et j'attends.

Le commissaire est plongé dans la lecture de mes évaluations et les lit avec une lenteur volontaire. De temps à autre il s'arrête, me jauge du coin de l'œil, puis continue en poussant un « hum » à peine étouffé. J'attends et mon regard se balade d'un bout à l'autre de la pièce. Le bureau a l'air d'un musée à la gloire de son locataire. Des têtes d'animaux plus ou moins sauvages empaillées et des coupures de journaux sous verre se côtoient sur les murs de plâtre blanc jaunis par endroits. Chacune d'elles relatait un fait divers qu'il se vantait d'avoir résolu. Quant aux pauvres bêtes exposées, elles étaient les malheureux trophées des parties de chasse dominicales du commissaire Florantini.

– Inspecteur Valentin, le petit génie de la dernière promotion ! Je suis impressionné par vos résultats aux différentes épreuves. Quelle chance d'avoir de telles recrues sous mes ordres ! dit-il d'un ton sarcastique.

– J'espère être à la hauteur de vos attentes.

– Je vais vous en donner l'occasion dès maintenant. Je vous confie une affaire délicate et je compte sur vous pour la mener à bien. Je vous ai gâté pour votre première enquête : je vous envoie sur la ligne de front pour élucider une série de meurtres. Mon cadeau de bienvenue en quelque sorte, lâche-t-il avant de lancer un rire bien gras qui n'en finit pas.

Le visage buriné par du vin bon marché, ce gros bonhomme affublé d'un triple menton ne m'aime pas, sans que j'en connaisse vraiment la raison. Peut-être parce ce que je suis issu de la bourgeoisie et que je suis le plus jeune inspecteur de France. Lui, fils d'émigré, a gravi péniblement les échelons et a vu beaucoup de gens mieux nés que lui prendre un poste qu'il estimait mériter de droit. Avec moi, il tient sa vengeance, je paye pour

deux décennies de rancœur, d'injustice et de frustration. La vérité est qu'il me confie cette mission avec l'espoir que j'échoue. Mon échec serait pour lui une petite victoire.

Généralement la police s'occupe des délits commis par les civils de l'arrière, en aucun cas de ce qui se passe sur le front. Enquêter sur un meurtre en plein champ de bataille avait quelque chose de surréaliste. Je devais trouver un assassin parmi des milliers, cela ressemblait à une mauvaise blague.

Le commissaire me donne l'ordre de mission qu'il a reçu la veille du préfet de police. Le message tenait en quelques mots.

« Homicides au 276^e régiment d'infanterie, envoyez d'urgence inspecteur expérimenté, pour solutionner notre affaire. »

– Ils ont demandé un homme d'expérience ! fais-je remarquer au commissaire.

– Je n'en ai pas de disponible et puis au regard de vos aptitudes, j'ai tout de suite pensé à vous. Vous partez dès demain, le commandant du régiment, le lieutenant-colonel Lejeune, vous donnera tous les détails de l'affaire sur place. Des questions ?

J'avais une centaine de questions et pourtant je répondis :

– Non.

– Parfait, quelqu'un viendra vous chercher demain à l'aube.

Un chauffeur de l'armée vient me prendre un peu avant 6 heures du matin dans un camion de livraison de lait réquisitionné. Je l'interroge sur mon affaire, il me répond qu'il n'en sait rien, mais je sens qu'il ment et que le fait même d'aborder le sujet le met mal à l'aise. Ce type parle peu, le voyage n'en est que plus long. Au fur et à mesure du trajet, je croise de plus en plus d'uniformes. Des colonnes de soldats à la démarche fatiguée

qui vont d'un pas lent dans la même direction que moi. Je me souviens il y a encore quelques semaines avoir vu ces mêmes hommes parader en rangs serrés, fiers de partir en guerre. Cette époque me semble bien lointaine.

Mon chauffeur me dépose en fin d'après midi dans un campement près de la ligne de front à une centaine de mètres du canal de l'Ourcq. Il jette mes affaires hors du véhicule sans ménagement, sur le bas-côté de la route.

– Je viendrai vous chercher dans deux jours, me dit-il.

– Pourquoi deux jours ? Je n'aurai probablement pas terminé d'enquêter !

– Ordre du commissaire, bonne chance, mon gars, dit-il avant de démarrer. Le camion de lait s'éloigne rapidement. Mes deux valises à la main, habillé en civil, j'ai l'air d'un touriste perdu sur un quai de gare, cherchant un gars du coin pour demander son chemin.

– Où est votre commandant ? demandé-je à un soldat qui passe devant moi en poussant une brouette remplie de sacs de sable.

– Dans la tente, là-bas, dit il en me montrant la direction du doigt.

C'est à cet instant qu'un officier m'interpelle. Il porte de petites lunettes rondes, une barbe mal taillée et endosse un uniforme bleu et rouge impeccable. D'emblée cet homme inspire le respect, un charisme naturel dont il sait jouer.

– Je suppose que vous êtes le policier que nous avons demandé ? me dit-il.

– Inspecteur Valentin, je dois m'entretenir avec votre commandant.

– Le lieutenant-colonel est en plein briefing, avec mon capitaine. Il m'a demandé de me charger de vous accueillir. Permettez moi de me présenter, je suis le lieutenant Charles Péguy, c'est moi qui suis chargé de vous mettre au parfum. Il a frappé de nouveau la nuit dernière, donc le mieux c'est de vous montrer tout de suite à quoi nous sommes confrontés.

Son nom me dit quelque chose, mais je n'arrive pas à savoir pourquoi.

– J'ai une question, dis-je.

– Je vous écoute, répond-il.

– Pourquoi faire appel à la police nationale ?

– Notre affaire dépasse les compétences de la police militaire, vous allez pouvoir vous en rendre compte par vous-même.

Cette dernière phrase pique ma curiosité.

Je le suis jusqu'à une tente placée un peu en retrait du camp. Devant l'entrée un sous-officier monte la garde.

– Je vous présente le sergent Augustin Ogier, si vous avez besoin de quoi que ce soit n'hésitez pas à lui demander.

Le sergent s'avance vers moi et me serre la main. C'est un homme d'une quarantaine d'années, grand, maigre comme un clou, mal rasé, avec un léger accent du Nord.

– Appelez moi Augustin, j'ai comme mission de vous faciliter la tâche, c'est un drôle de truc qu'il y a là-dedans, ça vous fait froid dans le dos.

Assis sur une chaise en osier, un soldat, le regard vide, un nez de clown et un maquillage grossier qui lui fait un sourire triste, me fait face.

Il a la gorge tranchée.

La scène est à la fois ridicule et effrayante.

– Mort naturelle, je suppose.

Un trait d'humour que j'aurais dû éviter, au vu du regard sévère que me lance le lieutenant. Il hausse les sourcils avant de s'adresser à moi d'un air grave :

– C'est le troisième en dix jours que l'on découvre grimé de cette façon. Nous avons comme pour les autres demandé le silence à ceux qui ont découvert les corps, mais la rumeur enfle qu'un tueur en série sévit dans nos rangs. Tout le monde se méfie de tout le monde et le moral des

hommes est au plus bas. La peur transpire dans mon régiment et cela à la veille d'une grande offensive. Si nous ne trouvons pas qui est l'assassin avant l'assaut, les conséquences peuvent être catastrophiques.

– Ça me laisse trop peu de temps.

– Je suis conscient que je vous demande l'impossible.

– Le commissaire avait raison, pour ma première enquête je suis gâté.

– Votre première enquête ! J'avais demandé un homme d'expérience et ils m'ont envoyé un puceau. Je vois qu'ils n'ont pas compris la gravité de la situation.

Je prends cette réflexion comme une claque en pleine face et je rougis aussitôt, tel un gamin pris en faute. Le lieutenant s'en aperçoit et laisse échapper un soupir mêlé de colère.

– Je vous laisse entre les mains du sergent. Tenez-moi au courant de vos avancées, si jamais il y en a, dit-il avant de quitter la tente.

Augustin pose la main sur mon épaule d'un geste amical.

– Ne faites pas attention à ce qu'il vient de dire, monsieur l'inspecteur, nos troupes ont essuyé une série de défaites, cette histoire a entamé davantage l'ardeur de nos soldats, certains craignent plus le tueur au nez rouge que le boche. Cela inquiète le lieutenant au plus haut point. N'y voyez rien de personnel, il est un peu à cran.

– Je comprends, qui est la victime ?

– Il s'appelait Paul Delmont, il était en poste ici toute la nuit. Il était chargé du télégraphe.

– Je peux interroger la personne qui l'a trouvé ?

– Si vous voulez, mais vous n'en tirerez pas grand-chose. Il est ressorti presque aussitôt en découvrant la victime, ça l'a drôlement secoué. Le lieutenant l'a mis à l'isolement, il ne veut pas qu'il raconte ce qu'il a vu. De plus il a demandé à laisser tout comme on l'a trouvé.

– Rien n’a été touché ?

– En effet, sur ordre du lieutenant Péguy.

– Une excellente initiative, votre officier est plein de bon sens.

J’analyse la scène de crime et sors mon petit carnet de cuir noir pour y marquer tous les indices possibles. C’est dans les détails que se cache parfois la vérité, répétait souvent mon instructeur. La victime est assise, la tête droite attachée au dossier de la chaise par une fine corde, au niveau du front. Au vu de la rigidité cadavérique, la coloration rose bleuté de la peau ainsi que la température du corps laissent à penser que la victime est morte il y a douze heures environ.

– La victime a été tuée vers 2 heures du matin, vous savez si quelqu’un était présent avec lui à cette heure ?

– Non, la relève est venue à 5 heures. Comment vous savez ça ? Vous êtes devin ? s’exclame Augustin, qui regarde par-dessus mon épaule, surpris pas une telle affirmation.

– Il suffit d’observer le corps avec attention. J’ai appris tout cela à Lausanne, à la toute première école de police scientifique.

– Qu’est-ce que vous pouvez savoir d’autre ?

– Observez les marques bleutées de liens sur les poignets, ainsi que celles sur les commissures de la bouche, cela indique que la victime a été attachée et bâillonnée avec un chiffon, avant de mourir.

J’observe le maquillage, autour de la bouche.

– Le maquillage semble avoir été fait alors que la victime était encore vivante. On peut observer des coulures au coin des lèvres ainsi que sous les paupières, dues à de la sueur ou des larmes.

– Vous êtes sacrément observateur, on vous apprend ça à votre école de police ?

– On nous apprend à analyser les détails et pour cela...

Je stoppe en pleine phrase. Une drôle d'odeur me pique les narines.

– Vous ne sentez rien ?

– Non.

– On dirait de la moutarde.

– De la moutarde.

– C'est étrange, on en a mélangé au maquillage de clown.

– Pourquoi faire ça ?

– Je l'ignore, probablement pour masquer quelque chose, une odeur peut-être. Vous avez remarqué des traces de moutarde sur les autres victimes ?

– Non, mais pour être franc, contrairement à celui-ci, on s'est empressés de faire disparaître les corps. Le lieutenant-colonel voulait éviter que l'affaire ne s'ébruite. Vous avez trouvé autre chose ?

– Oui, observez attentivement les liens de la victime.

– Je ne vois rien de particulier.

– Les mains sont attachées avec un nœud de bouline utilisé dans la marine, j'en conclus qu'il s'agit d'un ancien marin. De plus la boucle est à droite, donc notre homme est sans nul doute gaucher. Cela est d'ailleurs confirmé par la blessure du cou, qui va de droite à gauche.

Je note avec soin toutes ces observations sous les yeux ébahis du sergent. Une fois tout noté, j'informe Augustin que l'on peut enlever le corps. Celui-ci démaquille le pauvre homme avant de faire appel à deux soldats pour venir l'aider à l'enterrer, puis me conduit à une tente où l'on tient à peine debout.

– C'est ici que vous allez passer la nuit, le lieutenant Péguy m'a demandé d'y déposer le paquetage des trois victimes, vous trouverez peut-être des indices dans leurs affaires personnelles.

La fouille des affaires ne m'apporte que peu d'informations. Des objets personnels sans importance, des photos de famille et des lettres dont le contenu ne révèle rien ou presque. Ils venaient tous de la région de Meaux, comme la moitié du régiment. Ce qui semblait être leur seul point commun. La nuit tombée, je décide d'interroger les autres soldats du régiment dans l'espoir de glaner quelques révélations susceptibles de faire avancer mon enquête. Le sergent Augustin m'accompagne et me désigne les hommes qui ont côtoyé de près ou de loin les victimes. Leurs interrogatoires ne m'apprennent pas grand-chose. Seulement que les trois hommes se connaissaient bien et abusaient fréquemment de la bouteille. Je passe la nuit à étudier toutes les informations et les témoignages recueillis, mais j'ai trop peu d'indices pour conclure quoi que ce soit, j'ai juste des questions sans réponse.

Le sergent vient me chercher au petit jour.

– Inspecteur, le capitaine Guérin, qui commande la compagnie, désire s'entretenir avec vous.

Le sergent me conduit dans une petite maison de pierre en bordure d'un champ récemment labouré. Un officier regarde par la fenêtre, l'air soucieux.

– Mon ami Charles Péguy m'a dit un jour qu'il y a des ordres injustes, qui cachent les pires désordres. Ça n'a jamais été aussi vrai qu'aujourd'hui. Nous avons reçu l'ordre de traverser ce champ sous le feu de l'ennemi, une pure folie. Mais je ne vous ai pas fait venir pour partager mes doutes sur les stratégies militaires de mes supérieurs.

Il s'arrête un instant comme perdu dans ses pensées, les yeux fixés vers l'horizon, puis se tourne vers moi.

– Je viens d'apprendre qu'un soldat qui a découvert une des victimes vient de désertir. D'après ses camarades c'est la peur du tueur au nez

rouge qui aurait motivé sa décision. Je ne peux pas mener une bataille si mes hommes se méfient du soldat à leurs côtés. Tout ceci est peut-être de ma faute.

– Que voulez-vous dire ?

– Tous les hommes qui ont été tués étaient impliqués dans ce qui s'est passé à l'auberge des Quatre-Vents, et c'est moi qui ai couvert cette affaire.

– Que s'est-il passé ?

– Une bagarre qui a mal tourné, des soldats de ma compagnie étaient dans de sales draps, en tant qu'officier je me devais d'intervenir.

C'est à cet instant que le lieutenant Péguy arrive, il a l'air grave et fait à peine attention à ma présence.

– L'ordre de donner l'assaut nous a été confirmé, mon capitaine.

– Ils ont modifié leur plan d'attaque ?

– Non, ils ne vous ont pas écouté, charge à la baïonnette sur près de trois kilomètres à découvert, ça va être une boucherie à ciel ouvert. Le pays a besoin de héros, même si pour cela il faut leur donner en exemple des héros morts.

– Les imbéciles, le nombre de pertes ne semble pas avoir la moindre importance à leurs yeux. Je veux que les hommes soient prêts demain matin. Je veux qu'ils vérifient leur arme, distribuez une bonne rasade d'alcool à chaque soldat, ils vont en avoir besoin. Doublez également la ration journalière, mes hommes ont le droit de mourir le ventre plein.

– Bien, mon capitaine.

Le lieutenant sort de la maison en trombe.

Le capitaine se retourne vers moi.

– Je vous donnerai le rapport sur ce qui s'est passé à l'auberge, vous y trouverez peut-être la pièce manquante, un indice qui pourrait vous

mettre sur la piste de notre assassin. Maintenant laissez-moi, monsieur Valentin, il ne me reste que peu de temps pour préparer l'assaut.

Dès le lever du jour les troupes sont alignées par le lieutenant-colonel Lejeune, qui commande le régiment. Il passe ses troupes en revue puis fait un bref discours sur l'honneur et la patrie, avant d'annoncer que le régiment attaquera les lignes allemandes en début d'après-midi.

La tension est palpable sur chaque visage. La plupart des hommes écrivent une lettre à la hâte à leur famille, c'est peut-être la dernière. Beaucoup boivent pour se donner du courage et certains sont presque saouls.

Le lieutenant Péguy vient me voir dans ma tente, quelques minutes avant l'attaque. Son visage est pâle et son assurance évaporée. Il me demande si j'ai découvert l'identité du tueur en série, je lui réponds que j'ai des pistes, mais qu'il m'aurait fallu plus de temps. Il me répond que dans quelques heures cela n'aura sûrement plus d'importance, qu'il aurait aimé que l'on se batte avec la pointe d'une plume et non celles des baïonnettes, mais que l'on n'écrit l'histoire que par le sang du peuple. Je trouve son discours étrange, mais j'aime cet homme à cet instant précis.

Vers 13 heures, j'entends un coup de sifflet, le cri des hommes, le crachat des canons et de la mitraille. Cela dure longtemps et puis plus rien. Le sergent Augustin vient me voir en fin d'après-midi. Il a les traits tirés et les yeux rougis. Son visage est tacheté de sang séché, mais ce n'est pas le sien.

– Le capitaine Guérin et le lieutenant Péguy sont morts, monsieur l'inspecteur, comme un grand nombre de mes camarades. Si notre assassin est un soldat du régiment, il est probablement mort lui aussi à l'heure

qu'il est. Le lieutenant-colonel Lejeune me fait dire que votre mission est terminée. Un chauffeur vous ramènera demain en fin de matinée.

Je voudrais protester, mais je sais que, sans preuve solide, il est difficile de négocier un délai supplémentaire. J'ai comme un arrière-goût d'échec dans la bouche. Je ne peux pas partir sans tenter une dernière chose. Le capitaine Guérin m'avait parlé de l'« affaire des Quatre-Vents » et il était persuadé que cela avait un lien direct avec mon enquête. Je décide de fouiller la tente qu'il partageait avec le lieutenant Péguy. Sous la tente je tombe nez à nez avec le lieutenant-colonel, qui supervise le rangement des deux officiers décédés.

– Que faites-vous ici ? me dit-il d'un ton sec.

– Le capitaine devait me remettre un rapport sur l'affaire de l'auberge des Quatre-Vents.

– C'est une affaire classée qui ne regarde que l'armée et en aucun cas les autorités civiles, rétorque le lieutenant-colonel d'un ton autoritaire.

– Ce n'est pas ce que pensait le capitaine Guérin.

– Il est mort et votre enquête est terminée, inspecteur, je ne vous retiens pas.

Je suis sur le point de sortir quand le sergent, qui rangeait un petit coffre dans une des caisses destinées aux familles des défunts, trébuche.

Dans sa chute, le contenu du coffre s'étale sur le sol. Des dizaines de nez rouges roulent à travers la tente. La stupeur peut se lire sur nos visages. Avant que je n'aie pu parler le lieutenant-colonel sort son revolver de son étui et le pointe en direction d'Augustin.

– Je suis désolé, mais je n'ai pas le choix, dit-il d'une voix imprégnée d'une profonde tristesse avant de tirer.

Deux balles traversent la poitrine du pauvre sergent, qui s'écroule comme une marionnette à qui on aurait coupé les fils.

Le canon de son arme encore fumante est désormais dirigé vers moi. Il me fixe du regard, son visage ne reflétant aucune expression, ma dernière heure est arrivée, j'en suis persuadé. Puis il me tend le revolver, la crosse en avant.

– Prenez-le !

Je m'empare de l'arme, machinalement, sans trop comprendre.

– Félicitations, inspecteur, vous avez démasqué notre tueur en série. Vous avez découvert qu'il travaillait pour les Allemands dans le but de nuire au moral des troupes. Il a essayé de vous tuer pendant son arrestation, mais vous vous êtes défendu avec bravoure et vous avez abattu votre assaillant.

– Pourquoi avoir tué le sergent Augustin ?

– À part vous et moi il est le seul à avoir vu les nez rouges. Imaginez que la nouvelle se répande. Le tueur au nez rouge était un officier mort pour la France, un héros, l'effet serait dévastateur. Le sacrifice de cet homme ne sera pas vain. Quoi qu'ils aient fait, c'étaient des officiers de grande valeur. D'ailleurs, nous ignorons lequel des deux est notre assassin.

– Vous avez tué un innocent pour protéger l'honneur d'un assassin ?

– Nous sommes en guerre, monsieur l'inspecteur, la justice attendra.

– Et si je décide de poursuivre l'enquête ?

– Je vous fais arrêter et passer en cour martiale pour haute trahison en temps de guerre, c'est le peloton d'exécution.

Je scrute les yeux de l'officier et comprends qu'il ne plaisante pas. Il vient de tuer un homme, il n'hésiterait pas à en sacrifier un autre. Il s'approche de moi et me fixe du regard.

– Vous partirez demain matin, je ferai un courrier à votre supérieur louant votre professionnalisme et la manière dont vous avez résolu cette enquête. Si vous avez des problèmes de conscience, dites-vous que vous n'avez pas le choix.

Le lendemain dès l'aube une voiture vint me prendre devant ma tente pour me conduire à la préfecture de police. Le lieutenant-colonel avait envoyé un courrier au préfet de police, me proposant pour la médaille d'honneur de la police nationale. Elle me fut remise sans cérémonie par le commissaire quelques jours plus tard. Les crimes avaient cessé le jour de mon départ, alors qui aurait pu mettre en doute la version de l'armée ? Mais voilà, un innocent était mort ce jour-là, devant mes yeux, et je me sentais complice de son meurtre. Avec des questions en suspens.

Lequel de ces deux officiers était le tueur ?

Pourquoi maquiller ses victimes en clown ?

Des années plus tard je devins inspecteur principal, puis commissaire. Sur les murs de mon bureau en plâtre blanc se trouvaient quelques coupures de journaux qui relataient des enquêtes dont j'avais eu la charge. Une seule manquait à cette macabre collection, celle du tueur aux nez rouges. Je pensais ne jamais trouver l'identité de l'assassin. Il m'arrivait parfois de penser au sergent Augustin Ogier, à son regard plein d'incompréhension qui avait croisé le mien juste avant de mourir. J'avais dans ces moments-là un sentiment de honte et de malaise.

J'avais été complice d'un crime par lâcheté et cela m'avait miné toute ma vie.

Un jour une vieille femme débarqua dans mon bureau, elle avait la soixantaine, mais paraissait beaucoup plus âgée. Son visage était un champ de rides où brillaient à peine deux yeux d'émeraude qui avaient beaucoup pleuré.

Elle se planta devant moi, raide comme un piquet.

– Commissaire Valentin ?

– Oui.

– J'ai longtemps hésité, mais je me suis dit que vous aviez le droit de savoir.

Il aimait tellement son fils, ça l'a rendu fou, me dit-elle en me tendant une lettre jaunie par le temps. À peine avais-je saisi la lettre qu'elle fit demi-tour et sortit du commissariat. Elle disparut quelques ruelles plus loin, je ne la revis jamais.

Dès les premières phrases, je compris de quoi il s'agissait.

Ma chère Louise

Je t'écris ces quelques mots car je suis parti sans la moindre explication, sans même un au revoir. Je ne voulais pas que tu me dissuades de me lancer dans ma quête de vengeance. Mais laisser impuni le crime contre notre fils m'est insupportable. J'ai retrouvé les trois hommes qui ont battu notre garçon à mort, simplement parce qu'il avait crié que le président Poincaré et les membres du gouvernement étaient des clowns. Trois ivrognes du 276e RI, qui ont échappé à tout type de procès. La vie d'un pacifiste ne vaut pas grand-chose en temps de guerre.

J'ai volé un uniforme et je me suis présenté à un officier du régiment, qui m'a pris comme aide de camp.

J'ai trouvé ces hommes, je les ai endormis avec du chloroforme volé au médecin militaire du régiment, puis maquillés en clown avant de les tuer, pour qu'ils comprennent pourquoi ils allaient mourir. Ne t'inquiète pas, j'ai effacé tous les indices, masqué l'odeur du chloroforme avec de la moutarde de Meaux mélangée avec le maquillage de clown qui m'a servi à grimer ces ordures. J'ai enterré l'arme qui m'a servi à les tuer.

L'armée a demandé l'aide de la police judiciaire et le jeune inspecteur qui enquête est intelligent et méthodique. Il ne tardera pas à me démasquer. Pour brouiller les pistes j'ai déposé un petit coffre rempli de nez rouges dans la tente de deux officiers tués aujourd'hui au combat, ce qui, de fait, les désignera comme coupables. L'armée a étouffé le meurtre de notre

filles pour de simples soldats. Elle en fera de même si l'on soupçonne des officiers morts au combat. À la première occasion, je m'enfuis et je viens te rejoindre.

Si jamais j'échoue, je souhaitais que tu connaisses la vérité.

Je t'aime tendrement,

Augustin

De ce jour-là Augustin ne vint plus hanter mes pensées, et un petit clown en bois trônait désormais sur le coin de mon bureau.

8 septembre 2018

Le spectacle digne de l'événement, Les Lumières de la paix, célèbre le centenaire de l'armistice de la Grande Guerre. Des milliers de bougies illuminent le sol d'étoiles, leur multitude symbolise les soldats tombés au combat. Sur la scène l'orchestre joue Berlioz et donne une force et une grandeur au tableau. Pendant que le public applaudit les musiciens, un homme habillé de noir s'approche du parterre de bougies et y dépose trois nez rouges... mais cela est une autre histoire.



LE PIÈGE À DÉSIRES

Gilles CORDILLOT

Mady ne percevait que le craquement sec des brindilles gelées sous ses pas et le tintement aigret de la clochette accrochée au collier de son chien, un loulou de Poméranie, qu'elle promenait chaque jour avant de se rendre à son travail. Tout était calme. Trop calme. Elle sentit monter en elle une angoisse oppressante. Comme la sensation d'être suivie. Elle se retourna brusquement. Mais il n'y avait personne. Seulement le vent qui hurlait entre les châteaux d'eau, Totems de Noisiel, semblables à des tours de Babel émergeant peu à peu des brumes, comme dans un conte de Graham Joyce. Elle fit encore quelques pas dans l'herbe blanchie par le gel, lorsque Loulou se jeta brusquement sur un adversaire invisible. Mady n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Elle sentit seulement une violente douleur à l'arrière de la tête, puis un voile noir passa devant ses yeux. Et puis, plus rien.

Le jour était maintenant levé. Deux voitures de police, gyrophares allumés, arrivèrent en trombe et se positionnèrent comme des flippers, afin de faire barrage aux curieux qui commençaient à affluer. Un jeune black en blouson noir avec un brassard orange marqué « police » sauta de l'un des véhicules.

– Ben ! Boucle le périmètre ! hurla Mous. Plus personne ne passe. Toi ! Pat, grimpe là-haut et va voir ça de plus près... J'arrive.

Tandis que Pat se lançait à l'assaut du château d'eau après avoir ouvert la porte qui permettait d'accéder aux escaliers menant en haut du réservoir, un second policier en uniforme entreprit de délimiter la scène du crime à l'aide de bandes plastique rouge et blanc. D'en bas, le spectacle était saisissant : la silhouette d'une femme se balançait au bout d'un mât accroché à l'un des totems. Suspendue au-dessus du vide, on aurait dit qu'elle avait voulu sauter dans une piscine, les pieds en avant.

Mous venait de rejoindre son collègue en tenue.

– Mince ! Qu'est-ce que c'est que cette mise en scène ? marmonna-t-il.

La victime avait été hissée sur le toit-terrasse hérissé d'antennes-relais de téléphonie mobile. Ses longs cheveux blonds, soulevés par un léger courant d'air, pouvaient laisser penser qu'elle était encore en vie. Mous détourna le regard du visage supplicié : les globes oculaires avaient été prélevés, laissant la place à deux trous noirs sanguinolents. Près du corps, un objet attira l'attention du capitaine : une tête d'aigle en bronze sous laquelle l'assassin avait glissé une feuille de papier chargée d'un étrange message : *Superbia ad Kholé*.

– « Ils » lui ont enlevé les yeux, remarqua Mous... du boulot de pro.

Le capitaine sentit son téléphone mobile vibrer dans sa poche.

– Allo ! Patron ? On attend l'II. Je crois que pour votre week-end à la campagne, c'est râpé !

Le commissaire Callot avait collé le gyrophare bleu sur le toit de sa vieille Clio blanche et pris tous les risques pour arriver au plus vite. Penché au-dessus du corps, il examinait les orbites vides de cette femme sans regard.

– Ça sent le trafic d'organes..., décréta Mous avec assurance.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda Callot

– Ben, ça crève les yeux ! Non ?

– Mous ! Un peu de respect... pose-toi plutôt les bonnes questions : pourquoi exposer une victime après lui avoir ôté les yeux ? Que signifie cette mise en scène avec la tête d'aigle et l'énigme ? Qui peut, sans effraction, parvenir sans difficulté au sommet du château d'eau avec un poids mort sur le dos ? Ton corps est musclé, Mous, mais pense aussi à muscler ta tête.

Le capitaine encaissa sans broncher.

– On dirait que le tueur cherche à nous mettre sur la piste...

– Comme s'il voulait nous raconter une histoire, SON histoire...

Frais émoulu de l'école de police de Cannes-Écluses, Mous avait pris le relais de Martin, l'ancien adjoint « du Vieux », et élu domicile dans « le placard » d'à côté. Élu domicile n'était pas un vain mot. Très rapidement, le minuscule bureau était devenu le deuxième appartement du crack de kickboxing. Le flic avait suspendu à un clou sa paire de gants de boxe rouges et pris l'habitude de s'asseoir en mettant les pieds sur son bureau. Sa superbe paire de baskets blanches était généralement ce que l'on voyait en premier en entrant chez lui. Et ce n'était un secret pour personne que son ordinateur restait constamment ouvert sur la page d'un fameux site de rencontres envahie de photos de jeunes femmes à forte poitrine. Il entra avec fracas dans le bureau de Callot, un dossier à la main.

– Le résultat de l'autopsie, patron !

– Alors ?

– La victime n'est pas morte par strangulation...

– Ce qui veut dire qu'elle était encore vivante quand on lui a prélevé les yeux. Qui est cette fille ?

– Mady Rolla, trente-deux ans, égérie de la célèbre moutarde de Meaux. Pacsée. Couple apparemment sans histoire.

Callot saisit la feuille de papier sur laquelle figurait l'énigme.

– *Superbia ad Kholé...*

Le commissaire tendit le bras pour attraper son chapeau accroché au portemanteau, dans l'entrée de sa maison, en ressassant l'énigme pour tenter de lui trouver un sens. Il ajusta le couvre-chef devant la glace. Le miroir lui renvoya l'image d'un homme préoccupé. Il pensa qu'on ne devrait

jamais négliger l'apprentissage des langues à l'école. Son imperméable sur le dos, il posait la main sur la poignée de la porte quand la sonnerie du téléphone retentit. Il décrocha et prit un air contrarié.

– Une autre fille assassinée ? Un message ? J'arrive.

Elle gisait sur le dos, au milieu de la rotonde. Les immeubles gris sale aux portes peintes de couleur bordeaux semblaient se pencher au-dessus de la place du Front-Populaire. Ici, c'était un peu le Noisiel de la dernière chance... qu'elle n'avait pas eue. L'inconnue portait une nuisette écru. Son bras gauche et sa jambe droite étaient repliés. Un coquelicot de sang avait fleuri au niveau de son cœur. Au centre de la fleur était planté un coupe-papier. Tout près d'elle, le meurtrier avait laissé une feuille avec un message tout aussi énigmatique que le premier : *Invidia*. Un homme s'approcha et écarta les badauds sans ménagement. Puis une main noire saisit le message.

– Police ! S'il vous plaît, reculez ! cria Mous. Bouclez le périmètre, le meurtrier est peut-être encore dans le quartier !

L'oreille collée à son téléphone, il s'apprêtait à appeler Callot. Il n'avait pas remarqué que le commissaire, la main gauche dans la poche de son pantalon, l'autre occupée à rajuster son chapeau, arrivait déjà à ses côtés.

– L'Il est prévenue ? demanda le boss.

– Oui, patron.

– Quelque chose de particulier ?

– Non, à part ce nouveau message...

En pyjama rayé, debout devant la glace de la salle de bains, Callot se creusait la tête. Deux crimes en moins d'une semaine, et pas le moindre indice, à part ces fichus messages trouvés près des corps.

Récapitulons : deux belles nanas qui se font trucider sans mobile apparent. De mon temps, on aurait été plus galant...

La sonnerie du téléphone le fit sursauter. Le commissaire attendit quelques instants, puis vint finalement décrocher en s'adressant à l'importun, comme si ce dernier pouvait l'entendre.

– J'arrive ! J'arrive...

Qui pouvait bien le déranger à cette heure matinale ? Cet appel ne lui disait rien qui vaille. Il jeta un dernier regard au combiné maléfique avant de décrocher.

– Allo !

Il reconnut la voix de Mous.

– Et de trois, patron ! Un macchabée a été retrouvé à Noisiel dans le jardin d'une cossue villa de la Remise-aux-Fraises...

Callot écouta attentivement son adjoint.

– Signe particulier : la fille a été étouffée avec une pomme en or.

– Comment ça, une pomme en or ?

– Un bibelot, quoi...

– Un message ?

– Comme d'hab. Cette fois, c'était quoi déjà ? Ah oui ! *Avaritia*.

– J'arrive !

Callot était loin d'être un aigle, mais il avait compris que le tueur en série, car il y avait forcément un lien entre ces trois crimes, voulait l'entraîner dans un jeu de piste à travers la ville. Chaque message codé renvoyait à un lieu constituant un maillon de la chaîne sanglante. Une course contre la montre s'engageait bel et bien entre le tueur en série et les policiers. Pour l'instant, trois femmes avaient déjà été tuées, et le prédateur conservait sur eux une belle longueur d'avance.

Le commissaire réunit en urgence les quelque cent trente policiers du commissariat de Noisiel pour un briefing. Tous les effectifs devaient

désormais être affectés à la résolution de cette affaire et venir appuyer la police judiciaire. Debout devant un grand tableau blanc, Callot quadrilla la ville en secteurs et affecta une patrouille à chacun d'eux.

– Ne prenez aucune initiative sans mon feu vert. C'est compris ? À vos postes !

Une nuit passa, puis deux, puis trois... Les enquêteurs découvrirent finalement un détail qui leur avait échappé. Les trois victimes avaient un point commun : toutes avaient fréquenté, quelques heures avant leur mort, un petit magasin de cadeaux situé près de la gare du RER A, à Noisiel, baptisé *O'Folies, Le Piège à désirs*. Et chacune d'elles avait longuement hésité avant... de ne pas acheter l'objet de sa convoitise.

– Et alors ? Qu'est-ce que ça prouve ? s'étonna Callot.

– Ça prouve que ce sont bien des femmes ! rétorqua Mous.

– Raisonnement lumineux ! s'exclama le commissaire. Tu ferais mieux de mettre tes neurones au service de l'enquête. Va donc faire un petit tour chez cette commerçante. Je veux tout savoir sur elle : ses habitudes, ses loisirs, ses amants...

Lorsqu'il entra dans la boutique, Yaël, une jolie brunette d'une trentaine d'années, était juchée sur un escabeau. Sa jupe très courte laissait apparaître de longues jambes. Elle se pencha un peu pour ranger un livre intitulé *Les Épis mûrs : récit sur la mort de Charles Péguy* signé Jean-Claude Demory. Mous se racla la gorge pour signaler sa présence. Faussement gênée, la jeune femme descendit de l'escabeau. Le policier lui expliqua les raisons de sa visite et en profita pour lui montrer les photos des trois victimes.

– Connais pas, répondit la commerçante. Vous savez, on voit tellement de monde dans une journée.

– L’ennuyeux, c’est que ces trois femmes ont été tuées en sortant de chez vous, souligna Mous.

– Qu’est-ce que ça prouve ?

Décidément, c’est une manie, se dit le policier en repensant à la réflexion de Callot, une heure plus tôt.

En ressortant du magasin, il remarqua un mendiant auquel il n’avait pas prêté attention en entrant. Assis près de la porte, le clochard faisait la manche, un chat tigré dans les bras. Le vieil édenté apostropha le policier :

– Elle est mignonne, la p’tite, hein ? Mais elle te dira rien.

Et il désigna le chat qu’il tenait dans ses bras.

– Lui, il sait tout...

Mous était sur le point de repartir, quand le SDF le retint par la jambièrre de son pantalon.

– Tu veux tout savoir ? Alors assieds-toi ici, à côté de moi.

Et il s’embarqua dans une longue histoire.

– Une vieille légende amérindienne raconte que tout désir refoulé finit par tuer celui qui l’a repoussé... Ça s’appelle *le piège à désirs*...

Et il partit dans un grand rire qui découvrit des moignons de dents aussi jaunes que du soufre. Mous avait perdu assez de temps comme ça. Il prit congé du vieux qui lança à son attention un dernier avertissement.

– Le chat sait tout...

Le capitaine n’était pas homme à prendre au sérieux les délires d’un vieux fou, mais il devait bien reconnaître des coïncidences troublantes. L’enquête réalisée auprès de la commerçante démontrait que les trois jeunes femmes avaient été assassinées avec un objet qu’elles convoitaient : une tête d’aigle pour la première, un coupe-papier pour la deuxième et une pomme en or pour la troisième. Troublant. Mais Mous n’eut pas le temps de s’appesantir sur ces détails. Son téléphone vibrat dans sa poche. Il

le saisit et décrocha. C'était le fonctionnaire de l'accueil du commissariat qui lui demandait de se rendre au plus vite à la Banque de France. Une quatrième victime venait d'y être découverte.

— À la Banque de France ? s'étonna le capitaine. Un lieu aussi sécurisé qu'un site militaire ? Comment est-ce possible ?

À son arrivée, Mous fut accueilli par le directeur de l'établissement. L'homme, sec, cheveux blancs coupés en brosse, portait une barbe de trois jours. Sa raideur militaire renforça encore l'incrédulité du capitaine sur la possibilité de commettre un crime dans ce lieu apparemment inviolable. Ce dernier le conduisit à la salle des coffres. Après avoir montré patte blanche une bonne demi-douzaine de fois à des détecteurs à reconnaissance faciale et autres technologies dernier cri, ils arrivèrent enfin dans le Saint des Saints.

Elle portait une robe de soirée aussi noire que ses yeux exorbités. Elle était affalée entre deux coffres-forts dont l'un était ouvert, et son cou portait une marque de strangulation. L'assassin avait étranglé la belle blonde à l'aide d'une chaîne à laquelle pendait un superbe louis d'or. Au dos de ce dernier, on avait grossièrement gravé dans le métal le mot *Luxuria*.

Et de quatre !

— C'est le gardien de nuit qui l'a découverte, précisa sobrement le directeur. Aucune caméra de vidéoprotection n'a enregistré la scène. Nous ne nous expliquons pas comment une telle chose a pu se produire...

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que l'on découvre de nouveau cadavre. Callot espérait que la série était terminée. Il décida tout de même de placer le mendiant en garde à vue et convoqua la commerçante pour l'entendre.

– La victime de la Banque de France sortait de chez vous, dit le commissaire en appuyant sur « sortait de chez vous ». Elle a été étranglée avec la chaîne au louis d'or que vous lui avez présentée, continua Callot. Vous ne trouvez pas ça troublant ? La tête d'aigle, le coupe-papier et la pomme en or venaient aussi de chez vous. Encore un hasard ? Avec vous, le hasard fait très mal les choses. Surtout pour vos clientes. Je n'aimerais pas être à votre place, mademoiselle. Je veux savoir qui a acheté ces bibelots. Et je vous conseille de coopérer, sinon...

– Sinon quoi ? Vous ne disposez d'aucune preuve contre moi, commissaire, déclara la jeune femme en se levant brusquement. Alors, si vous permettez, j'ai du travail !

Et elle sortit du bureau.

La patronne de la Direction départementale de la sécurité publique commençait sérieusement à perdre patience. Elle menaçait même de retirer l'enquête à Callot s'il n'interpellait pas rapidement « le » ou « les » criminels. De leur côté, les enquêteurs étaient bien conscients qu'ils devaient à tout prix empêcher le détraqué de commettre un cinquième meurtre. Mais, alors qu'ils comparaient pour la énième fois les histoires des quatre jeunes femmes, dont les portraits étaient affichés sur une carte de la ville, un SMS arriva sur le téléphone mobile de Callot. Le message disait ceci : « Rendez-vous à la tour des Jeunes Mariés ».

Gansée dans son corset de cuivre, la tour de seize étages, nouvellement réhabilitée, disparaissait dans les nuages. Mais sur son toit-terrasse, entre les pics acérés des antennes de relais de téléphonie mobile, s'était joué un drame bien terrestre. La peau laiteuse de la belle inconnue, allongée face contre terre, en sous-vêtements, présentait de larges blessures sur

le dos et les cuisses. Blessures qui semblaient avoir été causées par les lanières d'un fouet.

– Fouettée à mort..., constata Callot. Ce qui m'intrigue, c'est qu'aucune de ces victimes ne présente des violences sexuelles.

Tandis que Mous ramassait la feuille de papier qui traînait près du corps, il lut le mot tracé dessus avec la même pointe Bic que tous les autres : *Acédie...*

– On n'en viendra jamais à bout, patron, lança Mous.

– Sauf, si...

Et Callot prit congé, sans donner la moindre directive au sujet de l'enlèvement du cadavre.

Il avait débarqué un matin au commissariat de Noisiel, et, sans dire un mot, s'était approprié le bureau du commissaire. Personne n'avait osé le déranger de toute la journée. Les rumeurs allaient bon train, entre ceux qui assuraient qu'il s'agissait d'un espion à la solde du ministère et les autres qui optaient plutôt pour un de ces grands flics de la Crim de Versailles. Quand enfin la porte s'ouvrit. L'homme, qui ne quittait jamais son chapeau de feutre noir, portait une grosse moustache roussie aux extrémités par la dizaine de cigares qu'il fumait chaque jour. Son œil sombre s'alluma soudainement et il demanda qu'on réunisse au plus vite les effectifs du commissariat dans la grande salle.

Assis face au parterre de policiers, l'inconnu se présenta.

– Monsieur le commissaire, mesdames, messieurs. Je m'appelle Pollion, Jean Pollion, et je suis cryptologue, ce qui veut dire que mon métier est de déchiffrer les messages secrets, les cryptogrammes. Si le commissaire Callot a fait appel à moi, c'est parce que le tueur en série que vous

recherchez s'avère redoutable. Il choisit ses proies parmi des femmes qui fréquentent le magasin de souvenirs de la gare. Et je pense avoir compris le sens des messages qu'il sème sur son parcours sanglant.

Silence dans l'assistance.

– Les cinq cryptogrammes retrouvés près des corps font référence aux sept péchés capitaux érigés par la religion catholique : l'orgueil, la colère, l'envie, l'avarice et la luxure.

Incompréhension dans le public.

Pollion poursuit :

– En latin, *superbia* veut dire l'orgueil, et *kholê*, la colère en grec. *Invidia* signifie envie, *avaritia*, avarice et *luxuria*, luxure, toujours en latin.

– C'est un malade ! clama une voix grave.

– Sans aucun doute, continua Jean Pollion, sans perdre le fil de son raisonnement. Mais voyons plutôt comment nous pouvons espérer le prendre de vitesse... Vous remarquerez que les lieux où ont été retrouvées les victimes sont symboliques des sept péchés capitaux : les Totems pour l'orgueil, la place du Front-Populaire pour la colère, les jardins de la Remise-aux-Fraises pour l'envie, la Banque de France pour l'avarice, et la tour des Jeunes mariés pour la luxure.

– Et les objets qui ont servi à perpétrer ces crimes ? interrogea un capitaine.

– J'allais y venir. Ces cinq femmes ont en effet été supprimées avec des objets symboliques : un aigle pour l'orgueil, un coupe-papier pour la colère, une pomme pour l'envie, un louis d'or pour l'avarice et un fouet pour la luxure.

– Il reste encore deux péchés capitaux, donc deux exécutions à venir, si nous n'interpellons pas le coupable dans les plus brefs délais, conclut Callot.

– L’ennui, c’est que je bute sur le cinquième cryptogramme, avoua Pollion. *Acédie* ne correspond strictement à rien. Le tueur en série tenterait-il de brouiller les pistes pour s’assurer un succès total ?

Callot ne pouvait s’empêcher de douter de la fiabilité du raisonnement de Pollion. Et si le vieux au chat, avec son histoire de magie noire, avait raison ? En attendant, il fit quand même surveiller discrètement le magasin de souvenirs.

– Et de six !

Callot reconnut la voix rocailleuse de Mous dans son dos.

– Comment ça et de six ? rétorqua le commissaire, décontenancé.

– On file à la maison de retraite La Pergola, à Noisiel, patron.

– Ah, parce que maintenant il s’intéresse au troisième âge ?

– Je ne crois pas, patron. Mais le troisième âge, comme vous dites, est encadré par du personnel beaucoup plus jeune.

La directrice de l’établissement, une rousse d’une quarantaine d’années, les attendait sur le pas de la porte. Pollion avait tenu à les accompagner. Elle les conduisit dans un petit local qui servait de salle de détente au personnel. Dans un angle de la pièce, devant une tenture bucolique qui donnait l’illusion aux pensionnaires de flâner le long du canal de l’Ourcq, était tendu un hamac. Une opulente chevelure blonde jetait une fontaine d’or par-dessus les cordages. La victime ne présentait aucune blessure apparente.

– C’était l’une de mes meilleures infirmières, souffla la directrice, visiblement affectée.

– Que des blondes, fit remarquer Mous.

– Certainement un hasard, répondit Callot.

Le flic ramassa machinalement le message laissé près d'elle. Il mentionnait : *Alog*.

Jean Pollion explosa.

– Qu'est-ce que c'est que cette langue ? *Alog* ! *Alog* ! Mais ça ne veut rien dire du tout ! Pas plus en latin, qu'en grec ou en sri lankais !

Au retour, il s'enferma dans son bureau et exigea qu'on ne le dérange sous aucun prétexte. Une nuit s'écoula, puis une journée entière. Au petit matin du deuxième jour, les résultats de l'autopsie de la morte de la maison de retraite tombèrent. La belle au hamac dormant avait été empoisonnée.

Mort de fatigue, alors qu'il commençait à désespérer, le cryptologue eut subitement une illumination.

Mais bien sûr ! Le tueur en série a corsé le problème. Et si au lieu d'utiliser pigritia, en latin, pour la paresse, il avait choisi acédie, le terme préféré dans la tradition monastique ? Dans ce cas, le dernier péché serait bien la gourmandise.

Mais il ne pouvait pas se payer le luxe d'une fausse piste, au risque de condamner une septième femme. Jean Pollion tourna le mot dans tous les sens. Démoralisé, il allait renoncer, lorsque l'évidence lui apparut. Tellement simple, qu'il était passé à côté.

– De l'italien ! C'est de l'italien, hurla-t-il en quittant précipitamment son bureau.

Il remit dans l'ordre les lettres qui avaient été inversées. *Alog* donna *Gola*, qui signifie gourmandise en italien.

Il restait encore à découvrir le lieu symbolisant le mieux la gourmandise à Noisiel. Mais la ville ne manquait pas de bijoux, et le temps était compté. Pour une fois, Callot percuta plus vite que son arme de service, un Sig Sauer usagé.

– On fonce à l'ancienne chocolaterie Menier ! Mous ! Où est-il encore celui-là ? Trouvez Mous et foncez ! On se rejoint là-bas !

Les sirènes des voitures de police hurlèrent dans l'aube naissante et les gyrophares éblouirent les rares passants de leur lumière bleu électrique. *La Cathédrale*, bâtiment où œuvraient autrefois les maîtres chocolatiers, surgit comme un phare dans le petit matin brumeux. Avant de donner l'assaut, Callot demanda du renfort.

Les lieux, devenus un musée, renvoyaient des ombres inquiétantes sur les murs de briques rouges. Une musique prenante montait de la salle de réception.

– La *Grande Symphonie funèbre et triomphale* de Berlioz, chuchota un lieutenant. Une marche funèbre récemment interprétée pour Les Lumières de la paix, célébrant le centenaire de la Grande Guerre.

– Prêts ? demanda Callot. Vous me couvrez. Je ne veux aucune initiative personnelle. Le tueur est certainement armé. Il en va de la vie de sa prisonnière.

Callot surgit de l'obscurité, prêt à faire feu. Mais il resta interdit. Sous l'immense coupole faiblement éclairée par des chandeliers, il découvrit une scène de sacrifice rituel. Une jeune femme à moitié nue était attachée aux poignets et aux chevilles sur une ancienne pierre à écraser les fèves de cacao. Son corps haletant s'inscrivait dans un pentagramme noir peint à la hâte sur le support minéral. Au-dessus d'elle, un homme masqué, portant une soutane sombre à large capuche, tenait une amphore remplie de chocolat liquide dont il s'apprêtait à gaver sa prisonnière, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Malgré l'ombre que la capuche dessinait sur le visage du bourreau, Callot avait reconnu cette silhouette familière. Il ne pouvait pas se tromper.

– Les mains en l'air, Mous ! C'est fini... Ne bouge plus, car je n'hésiterai pas à t'abattre comme un chien. Recule-toi et mets tes mains au-dessus de ta tête...

Mous était assis face à Callot, dans son bureau. Le commissaire avait consenti à lui retirer ses menottes pour l'entendre. Callot fixa son capitaine.

– Pourquoi ? Mous... Pourquoi ?

Le regard fuyant, Mous n'était plus ce fringant séducteur des salles de kickboxing. Mais ce n'était pas ce qui préoccupait le commissaire.

– Pour la première, c'est pas moi ! affirma avec véhémence le serial killer.

– Pourquoi voudrais-tu que je te croie ?

– Je vous jure ! Commissaire...

– Ne jure pas, Mous... Je comprends mieux comment tu as pu t'introduire dans des sites aussi protégés que la Banque de France, sans attirer l'attention, mais j'aimerais connaître ton mobile.

– Je ne sais pas comment vous dire, commissaire. Quand j'ai rencontré la fille de la place du Front-Populaire, j'ai obéi à une pulsion. À ce moment-là, je n'étais plus moi-même. Je ne me souviens plus...

– Ah non Mous ! Tu ne vas pas me faire le coup de l'amnésie...

– Je vous jure... pardon, patron... Je vous promets que je ne voulais pas...

– Et ensuite, pourquoi les autres ? Pourquoi des clientes du magasin de souvenirs ?

– Ça peut paraître malsain, mais la première fois, j'ai éprouvé une telle jouissance ! Avoir droit de vie et de mort sur quelqu'un, c'est un peu être Dieu... Je savais que je pouvais rencontrer autant de belles filles que je voulais, là-bas, au magasin...

– Et elles t'ont suivi, sans méfiance ?

– Quand on est flic et champion de kickboxing, faudrait être bossu pour pas pécho.

– Pour pas quoi ?

Mous réprima le seul sourire qu'il aurait pu faire de tout l'entretien.

– Tu es complètement malade, mon pauvre Mous. Tu te rends compte que tu as fichu ta vie en l'air ? Toi, le brillant officier de police promis à une belle carrière... Quel gâchis ! Et les familles des victimes... Tu y as pensé ? Et ce jeu de piste stupide ? Comment t'est venue l'idée des sept péchés capitaux ?

– Avant de passer mon concours de police, j'ai fait une licence d'histoire des civilisations. Alors quand j'ai vu le premier cryptogramme *Superbia ad Kholê*, je me suis dit que ça allait pimenter le jeu.

– Un jeu ? Tuer des innocentes dans la rue, tu appelles ça un jeu ? Dernière chose : tu n'en as violé aucune... pourquoi ?

– Je ne suis pas un violeur, patron...

– Non, mais tu es un tueur en série, c'est encore pire.

Mous releva la tête, cherchant en vain un soupçon d'indulgence sur le visage de son boss.

– Je ne mérite pas de vivre... mais aussi, c'est un peu de votre faute, tout ça...

– De ma faute ? Et puis quoi encore ? Tu peux préciser ta pensée ?

– Ben oui... Pour la fille des Totems, vous m'avez dit : « Mous, n'oublie jamais que, pour démasquer un tueur, tu dois te mettre dans la peau du tueur, respirer l'air du tueur, rêver le tueur, devenir le tueur... »



PIPI PIGEON

Didier MERCIER

Ce lundi 12 avril 1954, il est 10 h 22 à l'école primaire des garçons de Meaux, en Seine-et-Marne, mail des Corses ; il pleut au loin sur le canal de l'Ourcq. Il fait un peu froid.

Au bout du préau humide dans le fond de la cour, Serge, Dominique, Jacques, Alain, Christian, Gérard, Claude et Gilles, huit gamins du cours moyen première année de M^e Martin, pissent en chœur, en ricanant, sur le mur d'aisances alcalin des garçons !

Robert est là et appuie sur le déclencheur ! Il prend la photo des petits pisseux.

À la manière de son pote Prévert, dans son œil brille son inventaire à lui : huit gamins, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, et ici pas de raton laveur, mais une colombe blanche qui vient de se poser sur la tête de Christian au 1/1000 de seconde.

Robert Doisneau, pour la rime, titrera pourtant cette photo qui fera le tour de la terre *Pipi Pigeon*. Mais avouera la facétie, bien plus tard, en se marrant, assurant que ce n'était pas, ce jour-là, qu'une simple colombe blanche de pissotière, mais un vrai rayon de soleil magique et improbable, un peu comme les lumières de la paix de l'enfance innocente.

Dans un autre espace-temps, le mercredi 5 septembre 2018, 9 heures sonnent au clocher de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Denis de Villeroy ! La camionnette ambulante du boulanger de Charny sonne de la trompe pour amener les amoureux du croissant au beurre et de la baguette encore un peu chaude. Au même moment, au 6, rue Charles-Péguy, Christian, notre Christian de la photo de 1954, entre dans sa grange-atelier au bout de son terrain. Il a enfin décidé, à soixante-treize ans, de faire un vrai rangement dans son « bordel organisé », comme il aime le dire à ses copains de l'association villebonnienne Cafe Four.

Dans sa grange, la grange a pris le dessus sur l'atelier. La peur de manquer au ventre, il y a engrangé de tout et de rien depuis cinquante ans. Un

maquignon de la broc n'y retrouverait pas ses petits et y deviendrait fou. Christian, lui, est calme. Il est dans son « monde » ! Christian est un cas pathologique : il a fluctué dès l'âge de vingt ans dans le broc-bipolaire : conservateur impulsif et néanmoins accumulateur pondéré. Il est un recenseur de rien de précis, mais un amasseur de tout précisément. Son destin de chaque jour est d'être un collectionneur de l'inutile qui pourrait devenir utile. Mais il est aussi un amateur éclairé du bin's multifonction déterminé, qui peut servir à tout ou à rien ! Ses amis disent qu'il est habité depuis des décennies, dans son marché aux puces à domicile, par le fantôme du bibeloteur fou des Batignolles, c'est vous dire si la maladie est visible et semble sérieuse ! Mais oui ! Et il le revendique bien volontiers : outre qu'il est un gueuleux-grogneux, il a en plus l'âme d'un maniaco-dépressif de la brocante ! Et sa brocante, c'est son boxon à lui, c'est son fils, c'est sa fille, c'est sa bataille, c'est le meilleur de sa vie avec son amour Françoise. « Et pis tant pis et pis merde, on ne me changera plus maintenant ! » jure-t-il à tout vent à qui veut l'entendre chez les Villarégisziens du coin ! Mais aujourd'hui, il est décidé. Il y va, il va faire du tri. Il va fouiller, trifouiller, fouiner, retourner, redécouvrir, déterrer ses trésors enfouis, tel un égyptologue grisé à Gizeh ! Il plonge dans son bric-à-brac sans tuba, sans respirer. Sous un tas d'outils rouillés, tiens donc : la voilà bien la tondeuse en panne de son beauf Marcel, elle était donc là. De toute façon le Marcelo il ne s'en servira plus, vu que Christian l'a accompagné dans sa boîte au cimetière il y a déjà trois ans. RIP la tondeuse qui ne tondra plus ! Céans dans ce fatras d'amas « fourbillant et rogatonnant », il y a un relent d'antan de Manufrance, croisé d'un fumet enivrant de Samaritaine et de Belle Jardinière après les soldes d'hiver, fragrances que les femmes reconnaissent aussi très bien aujourd'hui. « Mitoyennent » ensemble ci-devant des cartons et des boîtes, ici-haut des boîtes et des cartons,

ici-bas des vieux meubles et des outils, des bouts de bois, des clous et des vis, des bibelots et des milliers de saloperies adorées et aimantes. Depuis des années dans son musée collector, il garde amoureuxment, jalousement, comme des danseuses sexy, comme les bijoux de la couronne, des milliers de choses, ses choses. Dans un chaos atomique mille objets s'auto-submergent en hauteurs multi-métriques jusqu'aux poutres centenaires des lieux. Il y a ici un méli-mélo mélodramatiquement saupoudré en couches profondes de poussières napoléoniennes, pour le moins de la campagne d'Italie. C'est vous dire qu'il en a une couche, le Christian !

Pourtant, cent mille fois que la Françoise, sa Françoise, lui a demandé de mettre tout à la benne et à la déchèterie pour y garer sa GS break. Mille fois qu'il lui a répondu, grand maître absolu de sa loge du foutoir-bastringue : « On ne sait jamais, ça peut servir, on peut en avoir besoin, tu sais combien ça coûte tout ça, toi, chez Bricoman ? Des sous et des sous ! Et pis ta poubelle de Citron elle peut bien pourrir au calme dehors, elle ne risque plus rien, laisse-la vivre et finir au grand air ! » Et de rajouter, en hurlant de rire à s'étouffer : « Mets-lui un peu de Javel sur le capot, ça conserve et désinfecte bien les Citroën, y paraît ! »

Incroyable pourtant ! Aujourd'hui, il est décidé à mouiller le maillot, la tête dans le guidon, pour un critérium impensable hier. Aujourd'hui il va peut-être ranger, mais seul le ciel et peut-être Dieu ou saint Broquantus savent s'il jettera ! Et voilà qu'il farfouille, fouille et remue : et ici voilà un vieillot strapontin, et plus loin une statue de pieux dominicain, et au-dessous une porte avec son paillason, et là un porte-jarretelle sur un vieux bidon, et à gauche un buffet massif Henri II, et un fauteuil Louis XVI hideux, et voilà deux buffets Henri III, et une esquisse du cheval de Troie, plus haut une petite locomotive à vapeur tire une peluche poussiéreuse de raton laveur,

et plus bas un recueil de bonnes blagues à se tordre rigole avec une courte échelle de corde, et plus haut une pancarte piquante de quatre beaux gros mots injurie de loin un vieux pot de la moutarde de Meaux.

Et puis... et puis sous un tas de sourires, un petit garçon qui entre à l'école en riant, et puis... et puis sous un tas de soupirs, un petit garçon qui sort de l'école en pleurant, et puis... et puis sous un tas de souvenirs,

Quinze minutes d'inattention à une récréation,

Et.....

Une vieille cage de pigeon !

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, huit gamins ! Il avait juste cru qu'il avait oublié, cru que les années, le tourbillon de son passage, avaient tout effacé, tout évaporé, tout volatilisé. Aujourd'hui, il exhume, au hasard, du fond de son capharnaüm de vie, cette histoire qui a tant marqué son enfance et qui rattrape ses cheveux blancs dégarnis en éparses franges. Se crispent ses mollets, son cœur est feu follet, le soutiennent moins ses os, il vit à cet instant un chaos intra-muros ! Son estomac de vieil antédiluvien bougonneur, presque au bout du bout, se rétracte tout à coup sous d'amertumes jus chlorhydriques. Ses yeux se mouillent d'une grande et ancienne peine que sa mémoire défaillante avait inconsciemment effacée et absoute du mal. Il est 9 heures. Il se souvient. Et son présent disparaît... Il respire en avril 1954, le 12.

10 h 23 :

– Christian ! Christian ! T'as un pigeon sur la tête, regardez les mecs Chris a un « piafoss » sur la boule !

– Gaffe, Christian, y va chier dans ta capuche !

– D'où qu'a sort la bête ?

– Chope-la, Christian, chope-la, Christian ! A va se barrer !

– C'est une mouette, les gars !

– Mais non, baltringue ! c'est une colombe, c'est la colombe à Christophe Colomb, ha ha ha ha ha !

– Hé ! Msieur, elle est sur la photo ou quoi ???

– Ha, oui ! Hééé ! Les gugusses, elle est sur la photo !

– Ho ! Merde, les mecs, vous m'avez fait pisser sur mes godasses neuves, ma mater va encore gueuler !

– Chope-la, Christian, mais chope-la... !

Christian lève la main droite, sans jurer, au-dessus de sa tête et chope ! Il « prisonne » avec délicatesse l'oiseau impassiblement serein. La palombe couleur neige est tranquille, presque déjà apprivoisée. Il la tient dans ses mains ramassées, bien au chaud comme un magicien. La colombe ne bouge pas, elle regarde Christian. Tous ses camarades sont autour maintenant, silencieux et attentionnés. Aujourd'hui Chris et son volatile de béatitude sont les rois du monde, le centrum de l'univers en paix, l'épicentre « nombriliqué » de la récré des marmots heureux.

Il ne se passe rien, plus que souvent, à la « primaire des Corses », mais aujourd'hui c'est la fiesta, la fête à Neuneu. C'est la profusion, presque l'excès : un daguerréotypeur inconnu vient d'y faire des photos improbables des latrines, et les joyeux potaches, du cancre paresseux au premier de la classe, ont trouvé ce jour une mascotte vivante, mangeuse de grains, pour la section CM1 de M^e Martin !

– Il te faudrait une cage pour votre porte-bonheur à plumes ! dit l'enseignante à Christian, clairement ravie de l'intérêt des enfants pour ce petit animal. La récréation est finie, nous allons rentrer en classe et je crois qu'il y a chez moi, dans mon débarras, quelque chose qui pourrait convenir à votre amie « roucouleuse » ! dit-elle à l'assemblée de ses petits.

10 h 30 :

Juliette Martin sonne la cloche de bronze et toute l'école rentre dans l'ordre en classe, sagement et bien en rang... pour une fois ! M^e Martin

vit toute seule dans son appartement de fonction d'institutrice. Elle est une charmante et efficace maîtresse, aux joues roses et encore très belle, presque sans rides malgré ses cinquante années. Ses cheveux sont longs et blonds, bouclés naturellement tout du long. Elle a dû être une très belle jeune fille et certainement eu le pouvoir de faire tourner la tête de nombreux garçons. Mais la vie avance et « destine » les hommes et les femmes au hasard, elle est depuis toujours sans mari, et comme on le dit dans la ville, souvent avec ironie, elle est une vieille fille. Mais si elle n'a pas eu d'enfants de son sang, ses yeux bleus, fatigués pourtant par les années, pétillent de mille feux chaque jour quand elle est avec ses élèves, ses chers élèves, ses enfants de cœur, sa grande famille comme elle aime fièrement à dire !

Les enfants, un peu dissipés, sont assis à leur place maintenant, papotant bas, quand Juliette revient de son logement jouté à sa classe multiniveau. Avec grand mal, en pleine brassée, elle tient une large et lourde vieille cage de transport pour pigeon voyageur. La prison à volatile est rectangulaire et en osier grisonnant de poussière. Son complet périmètre est ajouré de quatre larges meurtrières barreaudées pour que les oiseaux puissent bien respirer et bien voir en synoptique les 360°. Un vieil abreuvoir en verre varappe sur l'une d'entre elles. Sur le dessus, un grand couvercle tressé en chevrons dispose d'une large poignée de cuir pour transporter le tout où vous souhaitez. Ce dernier est accastillé de deux solides gonds d'acier et un rabat à cadenasser permettant de libérer les oiseaux voyageurs rapidement, par le dessus de la cage, vers le ciel et le bercail-colombier nourricier. À droite de la poignée est riveté à l'osier un bouclier de cuivre vert-de-gris, écussonné d'une gravure de pigeon qui écrase un énorme serpent qui figure « la guerre ». À la gauche de la même anse gainée de peau, un bas-relief en métal martelé montre des poilus défendant les tranchées alors qu'un soldat sort un pigeon

de sa cage. La même cage que celle de la maîtresse ! En dessous, ce témoignage de l'histoire est accompagné par cette inscription en gravure forte et profonde : « Aux colombophiles morts pour la France, fusillés par l'ennemi pour avoir détenu des pigeons voyageurs. » L'institutrice est émue. Les yeux humides, elle raconte à ses enfants d'année « académique » très attentifs que cette cage appartenait à son grand-père « colombier de première classe » fusillé pendant la Première guerre, puis à son père colombier lui aussi. Elle en profite aussi, son métier « sacerdoce » étant plus fort que ses larmes, pour rappeler ainsi l'importance de ces oiseaux comme moyen de communication essentiel pendant ce conflit mondial. Au gros des combats, elle raconte qu'il avait été fait révélation d'y avoir souvent des messages mensongers aux pattes des facteurs plumés, cela afin de mieux « pigeonner » l'ennemi en cas d'interception.

Dans l'avenir, allez savoir si quelqu'un fera de même et jettera la première pierre à la « face du bouc » pour dénoncer la même chose. Elle se souvient même qu'après 1920 la loi obligeait toujours les possesseurs de pigeons voyageurs à déclarer en mairie chaque année, début janvier, leurs colombiers et leurs pigeons voyageurs. Comme quoi la communication a toujours exacerbé l'esprit des hommes qui gouvernent.

– Christian ! Puisqu'elle s'est posée sur ta tête et qu'elle t'a choisi, tu seras son soigneur colombier ! Tu auras la responsabilité de votre petite mascotte, et donc tu devras lui donner de l'eau et des grains avec un de tes camarades, différent, chaque jour ! Es-tu d'accord ? questionne-t-elle.

– Ho ! Oui, mademoiselle ! confirme Cricri, enchanté et fier de cette charge importante de grand, comme dans l'armée, un grade de... presque chef de la classe.

– Pourquoi c'est lui, m'zelle ? C'est pas juste ! hurle Dominique.

– Mais parce que c'est la colombe qui a choisi Christian, mon petit Dominique, ne sois pas jaloux, tu t'en occuperas aussi, tu sais ! Et moi-

même aussi je lui consacrerai du temps les jeudis, samedis après-midi et dimanches ! Mais avant, il nous faut lui faire une belle litière douillette dans le fond de la cage avec des journaux qu'il faudra changer toutes les semaines, car oui, votre copine fait pipi et caca mais en une seule même fois, cela s'appelle la fiente ! enseigne M^{le} Juliette, rigolarde.

Dans le fond de la cage il y a déjà un vieux journal, jauni mais propre, déposé il y a longtemps par son père. Ici, un vieil exemplaire du *Monde illustré*, journal hebdomadaire datant du 21 octobre 1879, ayant comme « première » de couverture une grande gravure pleine page de Janet et Dutheil représentant la remise des insignes du cardinalat à Mgr Mégliá par M. le président Grévy, au palais de l'Élysée. Le grand monde au service des toilettes des moineaux, rien n'est trop beau !

— Ce journal fera l'affaire pour cette semaine. Christian, peux-tu mettre cette petite bête dans la cage et bien fermer le couvercle pour qu'elle ne s'échappe pas ? Nous déposerons ensuite la cage sur l'estrade près de mon bureau, à la vue permanente de toute la classe, lance la maîtresse. Vous le croirez sans peine que l'attention des gamins a été perturbée plus qu'à la normale, pendant toute cette journée à chaque seconde, jusqu'à l'heure de la sortie de fin d'après-midi. Et chacun des écoliers, enfin de rentrer chez ses parents avec des histoires de photographes, de batailles, de poilus, de cages, de mascottes, de graines et de pigeons voyageurs... Tout plein leurs petites têtes. Ce soir, il y aura plus de soliloques de bambins à Meaux dans les chaumières qu'on a pu en entendre à la sous-préfecture, en février dernier, pour l'investiture du président Coty, vous pouvez en être certains !

Mardi 13 avril 1954, 10 h 15 :

Comme tous les jours, la récré défouloir des petits hommes est un bonheur attendu. Plus encore pour Christian et Gérard. Ce matin, radieux,

ils nourrissent leur amie « colombine » pour la première fois. Couvercle entrouvert, les mimines passent, habiles, rapides, en sécurité. Eau propre dans l'abreuvoir, blé, maïs, féverole, pois verts et autres petites grainasses sont dispensés prou dans une gamelle d'aluminium. Ici la petite princesse est plus chouchoutée qu'à *L'Ardoise* de la rue Saint-Mery. Alors, l'affaire est faite en trois minutes, le repas est servi pour la « une », le toit est rabattu et la cliente se délecte déjà, le bec assuré. Et les deux enfants satisfaits et grands de leur devoir de filer vers la cour intermédiaire, les cris et les cavalcades, les distractions récréatives de garçon, modérées par la surveillance de tout instant de M^{le} Martin.

La pause joyeuse du matin se termine. Gérard est le premier à rentrer en classe suivi de tous ses camarades en rang pressé. La maîtresse suit attentive ses poussins, dernière. Un cri puissant mélangé de frayeur, de peur et d'horreur est poussé en canon par tous les enfants de la classe. Juliette est maintenant livide et bloquée sur place. Ce que leurs yeux voient, sans le réaliser ni le croire vraiment encore, est épouvantablement terrifiant. Il plane, à cet instant, sur la pièce une monstrueuse sensation de malheur entremêlé de crainte, d'incompréhension, d'angoisse et d'inquiétude. C'est la consternation !

Le couvercle de la cage est ouvert... grand ouvert ! La colombine blanche gît sans vie sur le bord de l'estrade proche de sa cage. Quelqu'un, un égorgueur criminel, a séparé l'âme de son corps. Quelqu'un lui a fait une parure fatale de rouge-gorge autour du cou. Ses belles petites ailes sont désormais bordées de râpes douloureuses couleur de lie d'un mauvais côtes-de-blaye corrompu et éventé. Elles ne battront plus le vent du ciel. Sous elle, tout son corps s'humecte de son sang. Le jus coquelicot de sa vie s'impregne déjà dans le bois du plancher échafaud devenu rouge comme l'étal d'un boucher ! Tout près de l'oiseau, monté d'un corps

en ébène mordillé, un porte-plume Sergent-Major d'élève, rubicond de plasma, préside à charge la cruelle scène de crime.

Mademoiselle écarte vite les enfants de cette funeste vue, leur demande, la voix fiévreuse, de regagner hâtivement leur place. Promptement elle jette sur la malheureuse colombe le chiffon poudré de craie du tableau noir. Elle emmitoufle Colombine, maintenant cachée, pour son dernier sommeil et la transfère hors de la classe, en hâte, vers le couloir proche de son appartement. De retour, Juliette dissimule l'endroit sanguin de l'estrade d'une pèlerine usagée lui appartenant ! Voilà, il n'y a plus rien à voir ! Que des souvenirs et la cage de pigeon qui témoigne que tout a bien existé !... Ainsi va la vie !

Anéantie et fébrile, M^{le} Juliette Martin lance la question que tous attendent inconsciemment : qui a tué Pipi Pigeon ?

– Quelqu'un peut-il me dire s'il a vu quelque chose, quelqu'un, une personne, un élève ou des élèves venir ici pendant la récréation ? Si vous savez quelque chose vous devez me le dire, ce qui vient de se passer est trop trop grave, mes enfants, très sérieux ! Christian et Gérard, vous n'avez rien vu après avoir donné à manger à la mascotte ?

– Heu ! Si ! Mademoiselle, y a Gilles, Claude et Dominique qui sont rentrés derrière nous quand on sortait de la classe ! balbutient, indicateurs par devoir, ces derniers.

– Tiens donc ! Toujours les mêmes à faire des bêtises, mais là c'est plus des bêtises, c'est plus que ça, c'est grave, vous savez, il faut tout me dire ! s'énerve la maîtresse. Gilles ! Que veniez-vous faire en classe à la récréation ? Vous savez pourtant que c'est interdit ! gronde l'institutrice.

– On venait chercher les billes de Claude, m'zelle, et pis après quand j'suis ressorti avec Claude, Dominique est resté pour prendre ses bonbons dans son cartable qu'il a dit et il nous a rejoints et il avait pas de bonbons, v'la c'est tout ! marmonne Gilles, penaud.

– Ah bon, tiens donc ! Dominique, qu’as-tu fait, seul, pendant ce temps-là ?? As-tu vu quelqu’un d’autre ? Vu quelque chose de bizarre dans la classe ? Et ils sont où, tes bonbons ?? demande Juliette, inquisitrice.

– Non, rien, personne, mademoiselle, et mes bonbons je crois que je les ai oubliés ce matin dans la boutique de mon père, j’vous jure ! assure Dominique.

– Et quelqu’un peut-il me dire à qui appartient le porte-plume qui est là sur l’estrade ? montre du doigt Juliette.

– C’est à moi, maîtresse, c’est à moi ! confesse d’une voix tremblante Dominique.

– Dominique ! Est-ce toi qui as fait du mal à la colombe ? Il faut le dire si c’est toi, c’est très grave, Dominique, je t’écoute ! questionne solennellement l’institutrice.

– Oui, c’est vrai que c’est mon porte-plume, mais j’ai rien fait, c’est pas moi, j’ai, j’ai pris comme ça, en passant devant ma place, pis à l’estrade j’ai regardé l’oiseau, j’ai juste posé le porte-plume, comme ça c’est tout, j’ai rien fait au pigeon, il était en train de becqueter, c’est pas moi, j’le jure sur la tête de mon p’tit frère, m’zelle ! sanglote presque l’enfant interrogé.

– Je veux bien te croire, Dominique, mais il faut que je te dise que, par le plus grand des hasards, mon cousin Léonard est de passage à Meaux et loge chez moi jusqu’à la fin de la semaine avant de partir pour l’Algérie. Tu sais, mon cousin est gendarme dans sa ville, est-ce-que tu accepterais qu’il te pose des questions, comme ça, là, tu lui dirais les mêmes choses qu’à moi, la vérité, hein ! La vérité ! Si tu n’as rien fait, tu n’as pas à avoir peur, acceptes-tu, Dominique ? demande la maîtresse.

Dominique acquiesce de la tête et consent naïvement à l’entretien scrutateur « trébuchet ». Beaucoup trouveront, trop tard, ce simulacre plus que malsain, voire très grave, et pourtant souvent toujours d’actualité. Le gendarme Léonard Letronc, maréchal des logis-chef à Pontivy au quartier

Clisson, est un solide gaillard de plus de 220 livres, à la voix grave et forte. Et même si ses grosses moustaches et son uniforme en imposent et émotionnent de fait, le briscard impressionne par sa présence et sa démarche naturellement. Il ne semble pas bon de tomber dans ses pinces, dans tous les cas.

– Alors, mon compère, il paraît que t’as rien vu, rien entendu, c’est pas toi qu’as fait le coup, si c’est pas toi c’est donc ton frère alors ! Et le porte-plume, il est pas à toi non plus ! Mais moi je crois qu’avec un beau porte-plume comme ça c’est bin facile de zigouiller un pigeon, non ??? Alors qu’est-ce que t’en dis, mon copain, c’est toi, hein ! Qu’as tranché le cou du moineau, hein ! C’est bien toi, hein, mon Gaston, c’est bien toi ? Tu peux avouer, ça va te libérer, c’est bien toi, hein !

Près du bureau, l’enfant la tête baissée est debout devant ses maladroits procureurs. Il est livide et tremblant. Tous ses camarades entendent monter ses sanglots crescendo jusqu’à la détonation de son aveu dans une hémorragie de pleurs et de spasmes :

– Ouiiii ! c’est moi, oui c’est moiiii, oui c’est moi, j’veux rentrer chez moi, laissez-moi, c’est moiiii !

Dominique se dit « coupable ». C’est devant lui un monde en impasse. Il a peur et son univers bascule. Quand on est un enfant de neuf ans, on ne combat pas ce qui vous submerge, fût-ce la vérité ! Ses sens vacillent, il se pisse dessus et s’auto-humilie devant tous.

Alors c’est donc vrai, c’est Dominique qui a tué le pigeon ! Incroyable ! Mais qu’est-ce qui lui a pris ?? C’est la stupéfaction, l’attement, que dire, l’abasourdissement de tous, de ses camarades, de la maîtresse, des parents d’élèves. Le quartier et la ville, qui parlent d’un fait divers honteux, inqualifiable, de graine d’assassin, ajoutent à ce petit drame écolier, car ce n’est que cela, l’accablement des ragots et de la connerie !

Le père de Dominique, M. Thieson, est maître cordonnier dans la rue Darmental et il a décidé avec son épouse de punir et de protéger leur enfant. Dominique n'est tout de même pas l'étrangleur de Boston, ni Golem le tueur de Londres. Il faut vite l'éloigner de Meaux, des mots et des maux, mais aussi, même si la punition est sévère, le mettre en pension. C'est juste pour recadrer un peu le Dodo, qu'ils aiment beaucoup malgré tout ça !

Il y a sur la colline Saint-Barthélemy à Melun, la préfecture de Seine-et-Marne, dans l'ancienne maison Despatys, maison bourgeoise, un lycée privé catholique très strict qui porte le nom sympathique de : pension Thibault ! Voilà la geôle pieuse de dressage de l'âme et du corps où Dominique va connaître l'injuste inconnu.

L'institution Saint-Aspais occupe plusieurs bâtiments, répartis dans un grand jardin. Dans le jardin, face à deux statues en fonte, une représentant la Vierge à l'Enfant et une autre de Jeanne d'Arc, se trouve une grotte de Lourdes installée dans une ancienne glacière résidentielle.

Moins d'un mois après son arrivée, c'est là que l'on retrouvera le jeudi 6 mai 1954 à 16 h 17 le corps sans vie du petit Dominique Thieson, neuf ans et trois quarts, pendu à une corde étrangleuse et de désespoir, faite de bouts de draps de son lit de punition.

M^e Juliette Martin donnera en souvenir la cage à pigeon voyageur au petit Christian. Elle démissionnera de l'Éducation nationale l'année suivante. Elle finira sa vie en 1969, au centre hôpital psychiatrique rue Saint-Faron, dans une démence exacerbée où elle était, chaque nuit que Dieu lui donna, comme dans le film d'Hitchcock, attaquée par des milliers de pigeons voyageurs !

Son cousin Leonard Letronc se tuera le 19 mars 1962, le jour même de la trêve de l'OAS et du FNL. Il se noiera dans le port d'Alger en ratant

bêtement le parapet de son navire de retour *Le Pigeon d'Orient*, sous les yeux d'un millier de pieds-noirs partant eux aussi pour un exode sans fin. M. et M^{me} Thieson déménageront en 1956 pour une nouvelle vie en Italie, ils ouvriront un hôtel de luxe dans la cité des Doges, Venise, près de la place Saint-Marc, où une multitude de pigeons anime la « piazza » ! Leur deuxième fils, Paul, a deux enfants dont l'aîné se prénomme Dominique ! Robert Doisneau a reçu le prix Niepce en 1956, le Grand Prix national de la photographie en 1983, le prix Balzac en 1986. Robert travailla sur Paris, ses faubourgs, la région parisienne et ses habitants : artisans, bistrots, clochards, gamins des rues et des écoles, amoureux, etc. Il enregistra pendant près d'un demi-siècle des milliers de portraits du petit peuple de Paris. Certaines de ses photos, comme *Pipi Pigeon*, *Le Baiser de l'hôtel de ville*, ont fait le tour de la terre. Il a toujours guetté l'anecdote, la petite histoire, et ses photos sont souvent empreintes d'humour, de nostalgie, d'ironie et de beaucoup de tendresse. Il quitta la terre pour un monde sans images en 1994 dans un « clic » sans fin !

Tous les élèves, camarades de Dominique, du CM1 de M^{le} Martin ont été longtemps marqués par cette épreuve et ce drame de leur enfance. Peu se souviennent encore aujourd'hui, quelques-uns se rappellent, comme Christian qui vient de les revivre intensément en une seule et unique minute !

Dans un autre espace-temps, le mercredi 5 septembre 2018, 9 heures viennent de sonner, voilà une minute, au clocher de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Denis de Villeroy.

Christian ouvre le couvercle en osier de la cage de Pipi Pigeon. Le journal *Le Monde illustré* recouvre toujours le fond. Dans l'angle droit de ce dernier, Christian aperçoit une rondelle de métal terni. Il croit entendre au profond de son âme un appel connu : « Chope-la, Christian, mais chope-la... ! »

Christian lève la main droite, sans jurer, au-dessus de la cage, la plonge vers le métal rond et terni, et chope !

C'est une médaille de collier.

Sur le recto est gravé : M^e Juliette Martin. Sur le verso : FANTÔME. Un nom de chat qu'il connaît. Le chat siamois, « chat sacré de Birmanie », de la maîtresse, mauvais comme la gale, une saloperie puante, un griffeur de petit garçon. Et aujourd'hui un griffeur d'âme !

« C'est ce putain de chat qui a tué Colombine », hurle Christian.

« C'est un putain de chat qui a tué Colombine », hurle Christian.

« C'est un putain de chat..... »

« Putain de chat ! »

MEMBRES DU JURY

Dans la catégorie collégiens

Jade BRUNNER : bibliothécaire

Corinne VIDAL : directrice de centre culturel

Mélanie MESSANT-BAUDRY : bibliothécaire

Claudine SPRIET : agent du Département

Natacha FRANJOU : agent du Département

Dans la catégorie des + de 15 ans

Cathy BISSONNIER : Conseillère départementale
et présidente du concours

Véronique PRÉZEAU : bibliothécaire

Virginie NAPOLÉONI : agent du Département

Maud ROBERT : agent du Département

Delphine TROMEUR : professeur de lettres

Benoît IKOUOUBEL : professeur de lettres

Un grand merci à l'auteur **Danielle Thiéry**
qui a accepté de parrainer ce concours.

Un concours organisé par la Médiathèque
départementale.

Département de Seine-et-Marne

Hôtel du Département | CS 50377 | 77010 MELUN
01 64 14 77 77 | seine-et-marne.fr